



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS

VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

L'APOTHÉOSE DES MYOPES

Sous ce titre énigmatique se cachent les mémoires de notre ami inoublié, le médecin militaire **Henri GUINCHARD** décédé en 1992.

Les myopes... ou l'incapacité de trop de nos contemporains à prévoir dans les différents domaines de l'activité humaine les conséquences d'une marche en avant difficilement maîtrisée. L'on vit actuellement l'apothéose des malins qui ne sont que des myopes. L'on ne peut construire bien en l'absence de sentiments élevés. Et de ce point de vue... c'est assurément d'un déficit dont nous souffrons...

Usant du privilège de l'âge, et de l'expérience acquise au cours d'une longue vie, riche en événements et en situations, le docteur Guinchard dévide ici le long cordeau de ses pensées, politiques, médicales et religieuses, avec une sincérité d'expression qui d'aucuns jugeraient être d'un moraliste, mais qui n'en retiennent pas moins l'attention, par l'assentiment que semble leur donner l'actualité la plus immédiate.

Après sa capture, le prisonnier de guerre GUINCHARD connaît ses premières semaines d'internement à Nancy. Mais l'outre-Rhin déjà l'appelle...

VOYAGES

Le 15 août au matin, ce fut le grand départ. Le camp se vida d'un seul coup, son contenu étiré en une longue colonne prit tristement le chemin de la gare. Sur le trajet, beaucoup d'entre nous essayèrent de prendre contact pour des commissions à leurs familles avec les quelques civils aperçus sur les trottoirs, il y eut peu de réussites. La plupart de mes compatriotes, apeurés, faisaient semblant de ne pas nous voir. On se sentait un peu comme des pestiférés.

J'ai appris par la suite que le même jour, à Sarrebourg en Lorraine annexée à nouveau, une foule nombreuse avait accompagné les prisonniers tout au long du parcours en chantant la Marseillaise. Le risque était autrement plus grand puisque ces Lorrains étant alors considérés par nos vainqueurs comme citoyens allemands, ils pouvaient ainsi devenir à leurs yeux des traîtres.

On nous embarqua dans un train fait d'anciens wagons français de 3^e classe sans couloirs. N'en ayant plus vu en circulation depuis très longtemps je me demandais d'où ils pouvaient bien sortir. Rapidement je compris que leur solidité aléatoire ne serait pas mise à l'épreuve, étant donné la vitesse des plus réduite à laquelle nous roulions.

Alors que nous pensions prendre la direction de Strasbourg, ou à la rigueur celle de Metz, on nous dirigea plus au Nord sur les Ardennes, en roulant sur d'intraçables petits réseaux secondaires. Beaucoup de voies avaient été endommagées, la plupart des ponts étaient détruits. Sans doute les grandes lignes encore utilisables étaient-elles réservées à la circulation des troupes allemandes. Cela nous valait parfois de rouler à 10 km à l'heure sur des courbes tellement accentuées que, de notre wagon situé vers le milieu du long attelage, on ne voyait plus ni les premiers, ni les derniers, lesquels hébergeaient seuls les gardiens allemands. Souvent on passait à côté de groupes d'hommes en tenue de travail qui réparaient les voies. De tout cela il était tentant de tirer des conclusions pratiques en profitant de ce que nous étions encore en France.

Vêtements militaires enlevés et remplacés par mes « bleus », visage barbouillé de noir avec mes mains frottées sur l'extérieur de la voiture, il n'y avait plus qu'à descendre dès que les circonstances seraient favorables, et à faire semblant de réparer moi aussi le ballast. Il semblait bien qu'aucun Allemand ne surveillait les travailleurs français. Un seul point faible, je n'aurais en main aucun instrument. Mais je pouvais me baisser pour faire semblant de regarder comment passaient les roues sur une voie en aussi mauvais état.

Décision rapidement prise, j'étais déjà sur le marchepied quand, du compartiment, on me cria : « Remonte vite ! » Ce que je fis, ma capote rapidement remise au cas bien invraisemblable ou un gardien aurait surgi on ne sait trop d'où, mes camarades me dirent : — « On a eu peur qu'ils te tirent dessus ».

Il en fut exactement de même lors d'un très long arrêt en gare de Luxembourg. Côté opposé au trottoir, où stationnait un train de marchandises, un employé vêtu d'un bleu de travail tapotait sur les roues avec une sorte de long marteau. Capote à nouveau enlevée en le voyant arriver en face de la portière, et lui ayant dit : « Donne ! » en montrant son outil, il me le tendit. Là encore je fus retenu par le vêtement, par un camarade alors qu'à nouveau j'étais sur le marchepied. Il ne me resta, une fois de plus, qu'à me montrer furieux d'une sollicitude qui m'avait fait perdre déjà de si belles occasions, et devait m'obliger par la suite à prendre des risques autrement plus dangereux.

Pis-aller, un peu plus tard, sans grand espoir,

Notre propos n'est pas de commenter ou d'argumenter — les lecteurs du Lien ne s'y prêteraient pas nécessairement —, mais de leur offrir des extraits choisis portant, on ne s'en étonnera pas, sur la vie médico-militaire de l'auteur, laquelle emmêle curieusement souvenirs de France, d'Afrique et d'Allemagne, le chirurgien aux armées, chez les P.G. et... chez les nazis internés à Spandau après le procès de Nuremberg ! Et j'en oublie...

Nous avions publié dans Le Lien de décembre 1989 quelques pages, « Le Départ », de ces souvenirs, mais grâce à l'aimable autorisation de Madame M.-Th. Guinchard, nous espérons faire paraître sur plusieurs numéros, de larges extraits d'un travail qui ne se présente pas sous la forme d'un livre édité en librairie, mais d'un manuscrit dactylographié et photocopié de 300 feuillets 29,5 x 21,5.

Dans cette entreprise, nous nous efforcerons de ne publier que des parties d'un seul tenant, et s'il arrive que quelque longueur doive être réduite, notre souci sera d'en assurer la lisibilité pleine et

nous avons entrepris avec des moyens de fortune de creuser un trou dans le plancher en bois du wagon. Beaucoup de travail difficile pour hélas ensuite, comme on pouvait s'y attendre, tomber en dessous sur une plaque métallique. L'espoir d'ailleurs s'estompait, on était déjà en territoire allemand. La deuxième nuit si mes souvenirs sont exacts le train stationna longuement aux abords de la gare de Trèves. Autour de nous, pour la première fois depuis longtemps, ambiance gaie de chants, de rires et de cris de filles chahutant avec des garçons. On n'y ressentait que plus durement d'être nous des captifs.

Au cours de la journée qui suivit on passa à côté d'un déraillement, avec des wagons qui brûlaient encore. Accident ou bombe anglaise ? On ne put savoir.

Plus loin, circulant sur une route longeant notre voie, une jeune et jolie fille, roulant seule dans une belle voiture décapotée, répondit gentiment aux interpellations pas toujours spirituelles qui fusaient de notre convoi, par de beaux sourires et de gentils signes de main.

Cette grande promenade à petite vitesse en plein mois d'août dans la pittoresque vallée du Rhin inclinait plutôt à l'optimisme. Les langues allaient, elles aussi, peut-être, bon train. Mais où donc nous emmenait-on par un parcours aussi biscornu, que semble-t-il, de toute évidence, il eût été facile de beaucoup raccourcir ? Un commandant de Réserve, d'âge et d'expérience, qui avait fait toute la guerre de 14-18, me posa la question. Devant ma mimique perplexe, il émit très sérieusement une hypothèse qui montra bien la perturbation qui dans certaines circonstances peut se révéler dans des esprits apparemment sains. Et combien alors l'utopie peut devenir plus crédible que l'évidence. Selon lui, la seule explication résistant à l'analyse serrée des faits, c'était que, la guerre étant finie pour nous, même si elle se prolongeait avec l'Angleterre, l'Allemagne n'avait que faire de tant de gradés français, puisque selon les Conventions Internationales, il est interdit de faire travailler les officiers. Ce qui lui paraissait donc probable, c'est que, pour se faire pardonner de nous avoir retenus prisonniers depuis si longtemps dans d'aussi mauvaises conditions matérielles, l'Allemagne nous offrirait avant de nous libérer, cette jolie promenade. Pour nous montrer qu'elle est un beau pays, et combien, de notre côté du Rhin, on nous avait menti sur elle et sur ses habitants. Mes déjà multiples velléités d'évasion me dispensaient d'insister sur le fait que j'étais personnellement aux antipodes de cette stupide opinion.

L'arrivée à Francfort ne devait pas non plus lui apporter la confirmation de ses extravagances. Il fallut vite déchanter. Sur les quais de la gare, de la voix et du geste, des civils nous manifestaient leur hostilité. Plus loin, dans les champs, les paysans qui moissonnaient faisaient signe avec leurs faux de nous couper le cou, ou avec leurs fourches de nous embrocher. Je ne me trompe sûrement pas beaucoup en disant que dans cette région, qui est celle où nous fait face la statue de la Germania, on ne nous aime guère.

Mais pourquoi les Allemands nous auraient-ils aimés ? Alors que leur attitude me choquait, me revint à l'esprit un souvenir d'enfance. Je me revoyais à Dijon en 1917, sur un chemin longeant les voies près de la gare, en compagnie d'autres gamins aussi bêtes que moi, lançant des pierres contre un train de prisonniers allemands qui stationnait. Et l'un d'eux, un grand barbu, me regardait tristement avec l'air de penser, comme le Christ jadis : « Pardonnez-leur Seigneur, ils ne savent pas ce qu'ils font ».

En présence des Hessois aussi manifestement hostiles, l'idée qu'ils en étaient restés au stade infantile me fut une petite satisfaction. Encore, nous avions nous une excuse : un peu partout une propagande odieuse répandait alors le bruit que les Allemands coupaient les mains des enfants. La guerre en elle-même n'est-elle déjà chose assez horrible pour qu'on n'y ajoute pas avec des mensonges la haine des gosses.

Plus loin, d'ailleurs, j'allais être entièrement consolé quand, à l'arrivée de nuit dans une grande gare, mettant

entière, sans trahir la pensée de l'auteur. Par la suite, il pourra advenir que le journal reproduise des anecdotes et des portraits disséminés dans tout l'ouvrage, — mais nous ne reviendrons pas sur les évènements manqués du docteur Guinchard, largement évoqués ici-même dans le passé.

Ecrites au fil de la plume, sans effet littéraire mais avec une liberté de ton... très médico-militaire, ces pages de notre ami Henri Guinchard, notamment celles sur le Berlin de l'immédiat après-guerre, devraient retenir l'attention et parfois surprendre le lecteur.

Nous remercions de tout cœur madame Guinchard qui nous permet, en nous offrant ces textes, d'évoquer aujourd'hui la mémoire de notre toubib.

J. Terraubella.

Nota : Le précédent ouvrage de l'auteur, « Récits d'un chirurgien », a fait l'objet d'une recension dans Le Lien de juin 1989.

le nez à la portière, je vis écrit : ULM en grosses lettres. Il ne faut plus me dire que la Gloire Militaire et la Connaissance de l'Histoire sont choses inutiles, ni que les déambulations napoléoniennes à travers l'Europe n'ont servi à rien.

« Ulm, ce nom me dit quelque chose » ai-je lancé au groupe de badauds qui nous considéraient avec curiosité, et qui d'ailleurs ne comprenaient sans doute pas notre langue. Peu importe, respirer l'air de ce lieu illustré jadis par la capitulation de Mack et la victoire française nous a tous ragailardis.

Un peu plus loin encore, au petit jour, le hasard nous valut une franche rigolade. Brusquement alors qu'on roulait il y eut une secousse, puis tout doucement on s'arrêta, juste en face d'une maison de garde-barrière. Par suite de modifications du convoi en cours de route nous n'étions plus au milieu, mais en queue du train, et, dans les deux derniers wagons qui venaient de se détacher, il n'y avait aucun convoyeur et aucun gardien.

Par cette nuit d'été très chaude nous avions soif, on alla réveiller la garde-barrière pour pomper de l'eau à sa citerne. Inutile d'insister sur la stupéfaction, puis l'effroi, de la jeune femme, encore à moitié endormie et se frottant les yeux en se demandant sans doute si elle ne rêvait pas, à voir sa maison envahie par des militaires français se comportant comme en pays conquis et ne parlant pas sa langue, ne pouvant rien lui expliquer. Sans doute, pendant un instant, dut-elle douter de la victoire annoncée par les journaux. Elle finit par s'exécuter de bonne grâce et, en plus de l'eau, mit des verres à notre disposition.

Comme notre direction était devenue franchement Est et qu'en toute certitude on s'enfonçait de plus en plus dans la Germanie, je proposai à plusieurs camarades successifs de partir avec moi. Les circonstances étaient d'autant plus favorables que le temps était magnifique et que nous venions de toucher chacun de la charcuterie et une grosse boule de pain.

Personne ne voulut me suivre, personne ne voulut admettre qu'au Sud-Ouest il n'y avait pas plus de deux cents kilomètres en ligne droite pour atteindre la Suisse. Si les Français ne se souvenaient que vaguement de leur Histoire, ils sont hélas, cela est connu, encore moins forts en géographie. Il fallut plus d'une heure aux convoyeurs de notre train pour s'apercevoir qu'ils nous avaient perdus, et nous rejoindre. Plutôt que d'avoir de la joie à nous retrouver ils arrivèrent très en colère et gueulèrent même longtemps encore, on ne sait trop pourquoi, puisque tous nos compartiments restaient au complet.

Le voyage devait durer deux jours de plus, qui nous parurent longs. Les paysages, par ce temps ensoleillé,

Suite page 2.

Monsieur ROMAIN,

Vous n'avez pas attendu que Le Lien vous quitte, cela vous aurait peiné sûrement. Alors, vous prenez les devants en partant le premier. Et c'est nous qui éprouvons un petit pincement. Ça n'a rien d'étonnant, depuis le temps que nous sommes ensemble ! Le Lien avait fini par créer entre nous des liens très forts d'estime réciproque et de respect. Chaque numéro en portait témoignage. La « notoriété » dont ce journal bénéficie parmi les anciens prisonniers de guerre, c'est aussi un peu à vous qu'on la doit, à votre métier, à votre savoir-faire, auquel l'associe volontiers votre petite équipe.

Au nom du Bureau de l'Amicale, des rédacteurs et des lecteurs, je vous souhaite, ainsi qu'à madame Romain, une longue et heureuse retraite, loin des claviers, des presses et autres clicheries.

Le Rédacteur en chef,

J. Terraubella.

P 228 A

étaient pourtant agréables. On roulait à une allure de flânerie. Dans les champs les femmes et les enfants qui travaillaient répondaient gentiment à nos signaux. Dans les agglomérations, beaucoup d'arbres, de verdure, et de fleurs, entouraient des maisons pittoresques, coquettes et propres, de style évoquant l'Alsace. Dans la vallée du Danube on admirait une grande et belle construction qui, sur une hauteur, dominait superbement le fleuve.

Mais constamment on continuait vers l'Est, de plus en plus la France devenait lointaine. Quelque chose nous surprenait, et même nous choquait alors : tout au long des voies le dur travail d'entretien était fait exclusivement par des femmes, en vêtements grossiers et en pantalon.

Au terme du voyage on se trouva, en début de soirée, alignés en plusieurs rangs sur les quais de la gare de Goepfritz. Notre livraison par les gens du train à ceux qui étaient venus nous réceptionner fut des plus laborieuses. Les uns et les autres se mirent à nous compter et à nous recompter à au moins cinq ou six reprises, en s'énerçant progressivement. Je posai à mon voisin qui paraissait lui comprendre leur langue gutturale en train de se transformer en véritables hurlements, la question :

— « Il y a eu de l'évaporation ? »

— « Tu n'y es pas du tout, répondit-il, il paraît au contraire que nous sommes trois de trop ».

On rigolait doucement. Ils finirent par se résigner à leur excédent, et nous mirent en route. A pied, traînant notre barda sur plusieurs kilomètres, accompagnés par quelques spécimens de la jeunesse locale, qui semblaient vouloir chercher à tester à la fois notre mentalité et leur connaissance de la langue française, on finit par arriver au terme du voyage, l'Oflog XVII A, à Edelbach.

Finie la douce promenade. La nuit qui tombait rendait encore plus sinistre cette vaste réalisation, dont on distinguait tout d'abord que le pourtour métallique et parsemé déjà de quelques lumières qui en accentuaient encore l'aspect angoissant.

Après ces quelques journées de voyage agréable où notre train, nonchalamment, avait semblé batifoler sous le soleil à travers des paysages bucoliques, dans la demi-obscurité cette vaste enceinte sombre me donna l'impression que l'on nous faisait entrer dans une horrible et énorme usine à concasser les hommes. Elle me fit aussi l'effet, quand on fut à l'intérieur, d'une gigantesque toile d'araignée destinée à nous maintenir inexorablement captifs, où plus on se débattait, plus on serait immobilisé solidement. Jusqu'au moment où, notre vie ayant trouvé là son terme, on ne pourrait plus bouger.

C'était donc pour nous y laisser enfermer bêtement que, tous, nous avions perdu de si belles occasions d'écourter le voyage.

Sans être déjà très connaisseur, il était facile cependant de comprendre qu'avait été réalisé en ce lieu, à notre intention, quelque chose de techniquement parfait. Autour de la longue enceinte de barbelés, abondamment dotée de hauts miradors bien garnis de projecteurs et de mitrailleuses, de tous côtés rien que de vastes terrains très plats et non boisés, où armes automatiques et individuelles pouvaient s'en donner longtemps à cœur joie sur ceux qui oseraient tenter de s'échapper.

La première nouvelle qui nous était parvenue à peine franchie la porte d'entrée, ce fut que, la veille de notre arrivée, six officiers polonais, parvenus à sortir de cette souricière, avaient été tués jusqu'au dernier, les mitrailleuses ayant continué à tirer jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus le moindre mouvement. Leurs corps étaient encore, paraît-il, déposés au Lazarett extérieur à l'enceinte.

A l'arrivée dans le baraquement, pour la première fois, j'ai fait connaissance avec les lits à étages, et laissé sans discuter à mes voisins plus âgés le rez-de-chaussée et le premier. Satisfait d'abord de ma situation élevée, je compris vite que, si l'on y était plus tranquille, et jamais dérangé, par contre il y faisait trop chaud. Et c'est là, tout près du plafond, que l'atmosphère est la plus polluée.

Le lendemain matin, à peine réveillés, visite d'accueil aimablement sarcastique par un capitaine autrichien. Dans un français impeccable il commença à déclarer à l'un de mes voisins : — « Vous alors, qu'est-ce que vous ressemblez à Noël-Noël ».

Longtemps il avait travaillé dans notre pays pour « Persil » et il se voulait très parisien. Ce qui ne l'empêcha pas, sur un ton un tantinet ironique et tout en s'excusant bien sûr, de trouver plaisir à nous annoncer les quelques petits désagréments, disait-il, que dans ce quartier provisoire qu'il régenterait, nous allions avoir à supporter avant d'être admis dans l'autre partie du camp. A savoir : coupe de cheveux à ras, épouillage, fouille de nos vêtements et objets divers, mesures d'identification par photo et empreintes digitales.

Ne voulant toujours pas abandonner à la malicieuse initiative de nos hôtes même le peu qui en avait repoussé depuis trois mois, j'eus tôt fait de me raser à nouveau le crâne. Puis il fallait, d'urgence, sauver mes « bleus ». Cela se fit grâce à la complicité d'un camarade déjà fouillé. Pour finir je dus me soumettre à la vexation qui fut pour moi la plus irritante de toute la captivité : la photographie. Quelques jours après j'en vis le résultat : une tête de bagnard, surmontant un grand numéro inscrit sur une pancarte pendue devant mon cou. On ne se sent pas très fin en telle circonstance.

L'ambiance, côté compatriotes, me fut tout de suite pénible. Système D et égoïsme. C'était à celui qui s'assurait quelques menus avantages aux dépens des autres. Dès les premiers jours je dus assister au spectacle affligeant d'une violente altercation entre deux colonels, l'un accusant l'autre de se débrouiller, à la distribution de soupe, pour avoir toujours le liquide plus épais voisinant avec le fond de la casserole.

Le séjour en ce lieu s'annonçait désagréable. Mais se laisser aller à l'abattement dans la mauvaise fortune est préjudiciable à la santé. La meilleure façon de réagir, c'est d'agir. Aussi, ne me sentant vraiment aucune disposition pour passer là peut-être plusieurs années et malgré les difficultés de prime abord insurmontables, je me mis rapidement au travail pour essayer de trouver une faille dans le dispositif de sécurité

proposé à notre sagacité par un ennemi apparemment trop sûr de lui.

Nous étions dans un pays de moyenne montagne, à l'angle nord-est de l'Autriche, sur la frontière tchécoslovaque — il semblait d'ailleurs que cette frontière, depuis les événements des dernières années, ne devait même plus exister. Peut-être pouvions-nous trouver là des complications qui nous permettraient de traverser les Petites Carpathes et d'atteindre la Hongrie.

Telles étaient mes déductions lorsque je fis la connaissance d'un capitaine plus âgé que moi, qui lui aussi hantait la périphérie du camp, et avait abouti à des conclusions analogues. D'autant plus qu'ayant avant-guerre beaucoup voyagé pour affaires en Hongrie, il s'y était fait, me disait-il, d'excellentes relations. Pour sortir du camp il pensait comme moi que, les barbelés étant particulièrement dangereux, il fallait trouver une astuce pour franchir la porte. Nous observions celle-ci à longueur de journées, avec ses incessantes allées et venues et confrontions nos remarques.

Un soir où nous venions de nous séparer, après une longue faction, d'où n'avait toujours pas jailli l'étincelle, une bonne nouvelle me parvint, transmise par le bon Commandant Jacotin, qui, devinant et s'alarmant de mes dangereuses intentions eut de cette nouvelle je crois autant de plaisir que moi.

On avait un instant avant fait passer dans le casernement une note de service destinée à la recherche de chirurgiens pour d'autres camps. Ma décision fut immédiate. Seule aurait pu me retenir au XVII A la présence des camarades du 167^e. Mais nulle part semblait-il on ne pouvait être plus étroitement gardé. Et le climat de la région était désagréable même pour un Haut-Jurassien comme moi. Au mois d'août, se promenant capote sur les épaules, on y pelait de froid. D'autre part il n'était guère possible de se trouver beaucoup plus éloigné de la France. Où que j'aie, j'avais à peu près toutes les chances d'être gagnant.

Aussitôt inscrit volontaire, trois jours plus tard je me trouvais de grand matin dans un train pour Vienne, en compagnie d'un jeune chirurgien polonais parlant très bien notre langue. Deux gardiens autrichiens, qui paraissaient heureux de voyager, nous accompagnaient. Rapidement on fut à Vienne, qui n'avait pas figuré dans le trajet aller. Sur l'ordre de mission était inscrite l'obligation de s'y présenter à l'Officier Commissaire de gare.

Je n'oublierai jamais la gentillesse de l'accueil de cet homme : ses paroles sont restées gravées autant dans mon cœur que dans ma mémoire :

— « Vous ne pouvez imaginer, Monsieur, la tristesse d'un vieux Viennois comme moi, de voir ici un officier français prisonnier. Vienne et Paris sont depuis longtemps des villes sœurs. Tous ici nous aimons la France et déplorons cette guerre. Mais je pense que les choses vont vite s'arranger et que, bientôt, vous serez chez vous. Il y a ici plusieurs heures d'arrêt. Les gardiens vont vous accompagner pour vous faire un peu visiter notre ville, où j'espère bien qu'un jour vous pourrez revenir dans de plus agréables circonstances ».

Pendant qu'il parlait ainsi j'avais tout loisir de l'observer. C'était un très bel officier d'une quarantaine d'années, à qui le ciel semblait avoir tout donné. Elancé, très élégant dans sa tenue de « Hauptmann », d'une grande finesse de traits, il avait des yeux où se lisaient l'intelligence et la bonté. Il continua :

— « Quand vous serez fatigué de marcher, repassez par mon bureau. Entre temps je vous aurai fait libérer une petite salle du restaurant de la gare, afin que vous y soyez tranquilles. Vous pourrez demander à manger et à boire tout ce qui vous plaira. Je sais bien que vous n'avez pas d'argent, mais vous êtes mes invités personnels, ne refusez pas. Cela me fait tant plaisir ».

Il en fut ainsi. Après une longue et agréable promenade qui nous permit de voir quelques-uns des monuments de la jolie ville de Vienne, on se retrouva attablés, le Polonais et moi, pour un bon repas, au cours duquel le Hauptmann vint nous saluer à nouveau, en nous souhaitant un bon voyage.

Y aurait-il encore des guerres si tous les hommes étaient comme lui ?

Et le voyage reprit. Nous circulions cette fois sur les grandes lignes, mais uniquement dans des omnibus, qui musardaient et s'arrêtaient dans toutes les petites gares. Et en changeant souvent de train. Le voyage dura longtemps, mais sans que le temps me paraisse long, car à l'inverse de l'aller, constamment il se faisait en direction Ouest. Chaque kilomètre me rapprochait de la France. La joie au cœur je souhaitais qu'il dure le plus longtemps possible. Disons le dès maintenant, je ne pouvais être exaucé davantage.

Un incident pourtant vint m'attrister. Etant dans un wagon couloir, nous entendions pleurer à gros sanglots et interminablement, un enfant dans un compartiment voisin. Comme, dans sa détresse, il criait parfois des mots en polonais, mon compagnon obtint la permission d'aller lui parler, puis de l'amener près de nous.

Agé d'une douzaine d'années, heureux de retrouver un autre Polonais, il raconta sa navrante histoire, traduite au fur et à mesure par son compatriote. Lors des combats en Pologne contre l'armée allemande, son père et un de ses frères avaient été tués. Sa mère, sa sœur et ses autres frères, furent par la suite dispersés dans des fermes pour y faire de grosses besognes auxquelles ils n'étaient pas habitués. Lui était en route pour un village autrichien, où, loin de sa Pologne et loin de sa famille, il s'en allait pour être berger. Avec beaucoup de détails il nous disait tout ce qu'il avait souffert depuis un an. Et, dans son récit, nous vivions le malheur, toujours renouvelé, de l'infortunée mais cependant éternelle Pologne.

On le reconforta de notre mieux, lui souhaitant de tomber en Autriche chez de braves gens et lui disant bien que, quoi qu'il arrive, on ne doit jamais s'abandonner au désespoir. Quand il descendit, on l'embrassa, son compatriote et moi, comme si cet enfant avait été le nôtre.

Ensuite je me mis à songer. L'idée que les mêmes choses pourraient arriver chez nous m'était insupportable. Pendant un long moment et pour la première fois depuis le début de la guerre, naissait dans mon esprit une profonde inquiétude. Une pensée me rassura.

Le Maréchal Pétain avait pris en main les destinées du pays, j'avais foi en son intelligence et en sa sagesse. Pour avoir parlé parfois avec les Allemands, je savais leur respect et leur admiration pour ce grand soldat, surtout ceux qui avaient et cela était le cas de Hitler, fait la guerre précédente et connu l'enfer de Verdun.

Le Maréchal, je l'avais rencontré une seule fois, mais son sang-froid et son esprit d'à-propos m'avaient impressionné. C'était un dimanche après-midi, par l'étouffante chaleur de l'été, dans une chambre du Détachement des Elèves du Service de Santé, au Val de Grâce, partagée avec cinq de mes camarades. Etant sortis la veille au soir et rentrés tard, nous étions tous allongés sur nos lits, à moitié endormis et entièrement nus. Pour châtier les perturbateurs éventuels occupant les chambres voisines, nous avions organisé derrière notre porte un système de clous et de cordes grâce auquel un préservatif gonflé d'eau, s'écartant quand la porte s'ouvrait, venait ensuite frapper l'intrus. Soudain la porte s'entr'ouvrit. La silhouette du Médecin Général Rouvillois, éminent chirurgien et alors Directeur du Val de Grâce se profila, puis s'effaça :

— « Après vous Monsieur le Maréchal ».

Entre alors Pétain, en grande tenue, qui reçoit la capote anglaise en plein visage. Képi basculé sur le côté, placidement il saisit l'objet et l'identifia. Quelqu'un cria : « Garde à vous ! » Tous debout au pied de nos lits nous attendions une algarade. Après avoir remis son képi en place, Pétain ne prononça qu'une seule phrase : « J'espère au moins, Messieurs, qu'elle n'avait pas servi ».

Et, à nous voir dans une attitude sournoisement contrite et dans le plus simple appareil, il sourit et sortit sans un mot de plus. Les visites impromptues réservent parfois des surprises.

Mais revenons aux suites et conséquences possibles de notre défaite. Une autre constatation encore m'était rassurante. Si j'avais assez souvent entendu certains Français manifester de la haine contre les Allemands, jamais il ne m'était jusque-là arrivé de discerner chez un Allemand de l'animosité contre nous. Ils me donnaient plutôt l'impression de nous considérer comme de lointains cousins qui auraient dégénéré, et qu'ils avaient plutôt tendance à plaindre. J'ajoute que jamais non plus, au cours de mes séjours en Allemagne, je n'ai perçu la moindre raillerie pour notre lourde défaite.

Le reste du voyage se fit sans incident notable. A la faveur d'un arrêt prolongé à Linz on visita un peu cette jolie ville, qui, malgré la guerre, avait bien entretenu ses jardins publics, agrémentés de beaucoup de fleurs.

On se promettait de faire de même un peu plus loin à Salzbourg. Nos accompagnateurs en décidèrent autrement. A peine descendus sur le quai, avec des clefs aussitôt obtenues dans un bureau, ils nous enfermèrent le confère et moi, chacun dans un des deux cabinets de la gare et s'en furent se promener et boire tranquillement.

Système à la turque, rien qui permette de s'asseoir. Deux heures debout immobiles, c'est long. Heureusement il y avait de la distraction. Assez souvent quelqu'un venait secouer successivement et vigoureusement les deux portes, comme s'il avait un motif très urgent. Puis revenait peu après, manifestant alors son irritation contre ces occupants qui n'en finissaient pas. Finalement, en jurant, ils s'en allaient je ne sais trop où pour tenter de satisfaire leur besoin.

Les deux locaux communiquant en haut par la cloison mitoyenne, avec mon voisin on s'en donnait chaque fois à cœur joie dès qu'ils étaient partis. Parlant bien l'allemand, il me traduisait les imprécations. Mais à distance, pour moi, le souvenir de la patrie de Mozart est resté non pas d'ordre auditif, ni même visuel, mais olfactif.

Le soir après avoir quitté nos chameaux de gardiens et aussi mon gentil camarade polonais, je me retrouvai à nouveau sur un quai de la gare d'Ulm. Puis, peu après, à la Prison Civile. En un tel lieu pour la première fois de mon existence, je tiens à le préciser, je faisais des comparaisons. La cellule était propre, spacieuse, bien chauffée et bien aérée. Pas du tout ce que font imaginer les lectures et le cinéma : pas de rats, aucun trou dans le sol ni les murs, une paille dans un coin, en l'examinant sur ses deux faces pas de punaises. En somme un lieu presque idyllique pour quelqu'un qui depuis plusieurs jours n'avait dormi qu'un peu dans des trains. Je m'y abandonnai donc vite à un profond sommeil.

Trop tôt à mon gré j'y fus réveillé le lendemain matin par un gefreiter, du Service de Place, me dit-il, qui avait mission de me conduire jusqu'à mon lieu de destination, que j'appris être le Stalag VB.

Normalement le trajet était encore prévu en chemin de fer. Cela paraît-il aurait été très long. Aussi s'était-il débrouillé pour que nous disposions d'une voiture légère avec chauffeur. Intelligent et sympathique, tout au long du voyage il se comporta en compagnon agréable. Le petit déjeuner fut pris en commun en cours de route dans un village où il avait des amis. Café au lait à satiété, tartines de miel, de beurre, de confiture, jamais je ne me suis autant régalé au repas du matin, bien qu'il ait toujours été celui que je préfère. Un bon petit marc pour finir avec, en me quittant à la porte, des souhaits des vieux et des jeunes, pour que ma captivité soit courte et pas trop pénible.

D'abord Ouest, notre direction s'infléchissait de plus en plus vers le Sud, pour devenir exactement celle de ma Comté natale.

Le temps était très beau, la campagne verdoyante. A l'horizon lointain, sur notre gauche, on apercevait les Alpes. J'admirais les villages souabes, si coquets, si propres, avec leurs maisons semblant fraîchement peintes et crépies. Un peu comme l'Alsace, je l'ai déjà dit, mais toute neuve. Au loin les jolis clochers arrondis des églises, arrivés jusque-là de l'Orient en remontant la vallée du Danube.

PERMANENCES D'ÉTÉ
46, rue de Londres
Juillet : NÉANT
Août-Septembre : MARDI APRÈS-MIDI

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

Deuxième partie. Première partie publiée dans le n° 387 du Lien de juin 1983.

SPAICHINGEN,

DECEMBRE 1941 A MAI 1942.

Ainsi s'écoule la captivité... Les hommes, pardon, les numéros matricules, continuent à être déplacés comme des pions sur un échiquier, au gré des autorités allemandes.

Léger retour en arrière. Un événement insolite devait marquer mon séjour à Bisingen. Au cours d'un après-midi, appelé au bureau du comptable, je suis mis en présence d'un inconnu qui me tend la main et s'exprime en français : « J'arrive de France, me dit-il, je suis le Bauer-Fuhrer de la région de Vandières, à côté de Pont-à-Mousson. J'opine de la tête. Vous connaissez certainement M. et Mme L..., ce sont mes cousins. Ils sont voisins de vos parents. Ils se portent bien et je peux leur apporter de vos nouvelles. Demain je serai de nouveau là-bas ».

Lourd silence. Je suis hébété. Attente. « Au revoir, Monsieur » sont mes seules paroles. Etrange...

ADIEU BISINGEN.

Quelques mois plus tard, un matin, le gardien vient me chercher à mon travail et m'annonce que je pars immédiatement dans une usine travaillant pour l'armement (bien que la Convention internationale de Genève interdise l'emploi de prisonniers de guerre dans ces usines). Je ramasse mes hardes. Adieux rapides aux camarades en rappelant aux intéressés le serment fait les mois précédents — promesse de s'évader le lundi de la Pentecôte 1942 —

Cet envoi dans un nouveau kommando m'a toujours semblé bizarre, d'autant qu'au retour de captivité, j'ai appris qu'un autre français était venu me remplacer quelque temps après.

BONJOUR SPAICHINGEN

Arrivée à Spaichingen. Tristesse. Un kommando de 70 hommes, logés en deux chambres, sur deux étages, serrés les uns sur les autres. Même si l'ambiance entre compatriotes est bonne, l'installation laisse à désirer. Mauvaises odeurs dans la chambre. Manque de place. Tinettes en place le soir. Chaussures à déposer à l'extérieur de la chambre. Verrouillage sinistre à l'extinction des feux. Gardiens excités par un feldwebel déchaîné dès qu'il est en notre présence. Retour aux repas bien maigres. Ici on ne connaît pas la pomme de terre. Chaque jour, le rutabaga est roi. Ecœurant. Parfois, le dimanche, le chat au goût de civet est sur certaines tables (vrai ou pas vrai, je ne l'ai jamais su).

Petite consolation, le soir de mon arrivée, les compagnons de chambre m'informent que sept camarades de Dieulouard, à sept kilomètres de chez moi se sont évadés le mois précédent et sont parvenus à passer la frontière suisse. Je devais rencontrer certains d'entre eux à mon retour à la maison.

L'USINE D'ARMEMENT

Premier réveil pénible le lendemain matin. Tisane bien connue. Et le départ au travail se prépare au milieu des hurlements des gardiens (le feldwebel est présent) chargés d'essaimer les 70 géfangs, répartis entre plusieurs employeurs. J'attends, stoïque, en bon esclave, l'appel de mon nom ou de mon numéro. Ça y est, les deux sont articulés en même temps : désigné pour le kommando Bahrmann.

J'emboîte le pas à un groupe de camarades. Au premier coup d'œil ils me sont sympathiques. Aussitôt éloigné du camp, le gardien se fait patelin, c'est le moment de faire plus ample connaissance avec les nouveaux copains. Peu de courageux parmi eux. Tant mieux. Ils sont au nombre de cinq : deux Meurthe-et-Mosellans, dont un de Nancy, et un du Pays Haut, André Bourcier, un chic type, il le prouvera. Un Vosgien, le grand Villemin, brave gars aussi et un Parisien de bonne compagnie. Sur le travail tout le monde est muet. Ce serait, paraît-il, calme ; l'usine construite il y a peu se met en route. Un P.G. français, excellent manuel et intelligent, à la confiance de la direction et l'oreille des cadres. Il peut se déplacer dans l'usine à sa guise.

Le contact avec les ouvriers allemands n'est pas mauvais. Un civil français est présent aussi, volontaire pour venir travailler en Allemagne. Non par idéologie, ni par sympathie, seulement pour gagner de l'argent et faire vivre sa famille restée à Paris. Très brave, il prend des risques lors de ses permissions en passant des lettres et rapportant des colis au retour.

Pour l'armement, il fallait des spécialistes, cela tombe bien je suis dans ma branche : bon à tout, bon à rien. Après le questionnaire d'usage, en tandem avec le grand Vosgien, il me dépasse de deux têtes, à longueur de journée nous allons passer à la brosse des tubes de mitrailleuses (d'avions disaient les connaisseurs) à leur retour des fours. Travail assis, peu fatigant, qui nous laisse le loisir de discuter et de parler du pays. Le civil français se dévoue pour nous.

A 9 heures, la pause. Nous regardons les civils allemands et nous reprenons notre sempiternel broissage. Midi, une table minable nous attend, où nous disposons le peu que nous avons. Mais on se retrouve entre nous, dans une ambiance de camaraderie qui peut difficilement exister à la baraque surpeuplée.

Le soir c'est le retour au bercail après une journée éreintante, passée à ne rien faire d'utile. Et c'est à nouveau la cohue, le bruit, difficilement supportable lorsque l'on vient de passer à douze l'année précédente dans des conditions « acceptables » pour des prisonniers.

Le moment n'est pas au regret et petit à petit, il faut penser à l'avenir. Les dimanches sont ici mortels, pas de distraction : où sont donc les théâtres, les bibliothèques, les terrains de sport et autres — toutes choses clamées à profusion par certains au retour de captivité — certainement pas dans les kommandos de travail !

Depuis juin 1940, aucune possibilité de pratiquer sa religion. Les mois passent tant bien que mal. On ne peut s'ouvrir de cette triste vie dans les lettres à la famille. Il faut s'en garder et pour nos proches et pour nous, et se forger un moral parfois mis à mal. Mais, le lundi de Pentecôte 1942 approche, ma décision est prise. Pour ne pas partir seul je fais part de mon projet de départ à trois camarades qui me semblent sûrs. Je ne me suis pas trompé. Malheureusement, tout en m'encourageant, ils se trouvent de bonnes raisons, pour attendre et rester encore. Notamment l'Ardennais, qui était le plus audacieux, veut me dissuader — communiste il voit l'avance foudroyante des armées russes et même la libération pour le lendemain ! Je ne suis pas de son avis et puisqu'il en est ainsi, je partirai seul.

PREPARATIFS DE DEPART

Quelque temps auparavant, le général Giraud avait pris le large. Son évasion secoua le Grand Reich. Des mesures sévères sont édictées par le Haut Commandement allemand, à l'encontre des prisonniers de guerre qui tenteraient de s'évader. L'ordre de tirer à vue sur eux a été donné (en contradiction avec les termes de la Convention de Genève qui protège les prisonniers de guerre). Au point où nous en sommes, toutes ces mesures nous laissent de glace. Ce n'est pas de la bravoure. Mais « nous en avons marre » de cette vie dont on ne voit pas la fin. Et puis dans la captivité, il arrive un moment où, comme au combat, on croit dur comme fer que rien de grave ne peut nous arriver... En tout cas, rien de pire que le présent que nous vivons...

Survient un petit changement à l'usine : de brasseur planqué je deviens limeur ! Un civil allemand est chargé de mon apprentissage. Travail debout, pénible. Je ne pourrai pas m'y faire. Et puis, la lime doit être mauvaise. Elle ne me tient pas dans les mains ! Heureusement, mon mentor est brave, pas du tout exigeant. Nous échangeons même quelques mots. Il aime le chocolat et le tabac. Les réserves sont faibles, mais il est des moments où il faut savoir encore se priver. Et puis, je ne fume pas. Il ne peut pas se douter de mon évasion dans les jours prochains. Mes copains n'y croient pas non plus. Un gringalet comme moi, cinquante kilos sur la bascule de l'usine, ça ne fait pas sérieux de parler évasion et seul, qui plus est. Ils ne connaissent pas la volonté du bonhomme. Lorrain en plus et lié par un serment à quatre. Dans ces heures-là, je pense à mes amis de Bisingen, Paul Dujardin, Georges Palluy et André Moreau de Reims, qui doivent préparer aussi le grand départ, en pensant à moi. Cela me reconforte.



Midi, une table minable est à notre disposition, sur laquelle nous disposons le peu que nous avons... De gauche à droite : l'auteur du récit, puis André Boursier ; Villemin, le Vosgien ; l'Ardennais, debout ; le Parisien et le Nancéen.

L'EVASION. Le devoir du soldat.

Marché conclu, le civil allemand m'apporte du lard et autres vivres précieux pour un évadé, contre du chocolat et du tabac. C'est que le départ approche. La tenue vestimentaire est sobre, je n'ai pas eu à la camoufler : un pantalon de survêtement bleu foncé, une chemise, un pull de couleur verte, les cheveux en brosse. Les vivres et quelques bricoles dans un sac tyrolien de récupération, comme la carte routière qui va me servir de guide. Une boussole est encastrée dans le talon d'une de mes chaussures à semelles de bois, l'opération s'est faite lors d'un passage au stalag. L'ensemble est apporté petit à petit à l'usine et tient dans une boîte de carton, mise en sûreté par André Bourcier, qui ne croit toujours pas à mon départ. Le jour J ayant été tenu secret.

L'anxiété ne me gagne même pas. Je suis si content de pouvoir me retrouver à l'air libre, redevenir comme le soldat en campagne, c'est le cas de le dire.

Lundi de Pentecôte 1942, le grand jour est arrivé. Pas un mot de mon départ aux amis. A peine arrivé à l'usine je déclare tout de go à André Bourcier : « Ça y est, je pars de suite, prends mon carton et aide-moi à sortir de l'usine par les derrière, j'ai repéré les lieux, je serai vite sur un chemin menant à la route, à l'abri des curieux ».

« Pauvre André, devenu tout pâle, lui le costaud, il tremble, je crains qu'il ne s'effondre. C'est qu'il a pris des risques en m'aidant. Il peut enfin me dire « c'est vrai » ? « Oui, allons-y ! » Et nous voilà dehors. A l'extrémité de l'usine, je vide le contenu de la boîte dans le sac tyrolien, le mets sur mon dos. Et je prends la route comme si de rien n'était. Etant seul, j'avais décidé de ne pas quitter la route et marcher de jour. Les premières bouffées d'air pur m'arrivent, que c'est bon ! Me retournant, j'aperçois André courant vers l'usine. Seul souvenir qui me reste de cette usine et de la ville de Spaichingen que je n'ai jamais vue...

Le point de départ était connu, celui du passage de la frontière suisse, aussi : la boucle de Schaffouse au-dessus de Donaueschingen. Je devais retrouver mes copains de Bisingen aux environs de la ville. Le rendez-vous a été manqué. Il me restait à naviguer seul jusqu'au bout. Complètement détaché de ma condition de prisonnier de guerre, j'allais gaillardement sur la grande route. Sac au dos, je me donnais tantôt l'air d'un Allemand, tout dans ma tenue s'y prêtait. Ou alors celui d'un civil français travaillant en Allemagne et pouvant se déplacer d'une ville à l'autre. Quelle joie d'aller ainsi, regardant curieusement autour de moi quand, surprise, au moment où je traverse la ville de Tutlingen, passe devant moi un fort groupe de prisonniers français accompagnés de leurs gardiens. Mon cœur bat plus fort d'émotion. Arrêté sur le bord du trottoir, je les regarde défiler, ces compagnons de misère. L'air goguenard pour ne pas attirer l'attention, mourant d'envie de leur crier « Je suis des vôtres ». Et me voici errant dans cette ville à la recherche de la direction de Donaueschingen.

Léger moment de panique. Un panneau tout à fait inespéré l'instant d'avant m'indique la bonne voie. L'atteindre serait presque un jeu, tant la route semble « facile », j'oublie mes douleurs aux pieds, mais je sais que là-bas le franchissement du Danube ne va pas être aisé. Qu'importe, le ciel est avec moi, j'y crois. Je décide de passer de jour en empruntant le pont de la ville. Les recommandations des évadés repris, emplissent mes oreilles : « Les ponts sont gardés jour et nuit ». Alors on ne peut pas passer ? Je m'approche au plus près, j'observe le va-et-vient des civils, pas de gardes à l'horizon, D'un pas assuré, je m'engage, je traverse sans me presser et, tout étonné, je suis de l'autre côté, sans encombre. Pourquoi cela n'irait-il pas jusqu'au bout ? Je le pensais et c'est le cœur gai que je me retrouvais en pleine campagne.

LE DRAME

Tout à coup, tout se mit à changer autour de moi, je sentis que c'était maintenant que les vraies difficultés allaient commencer. En plein jour, traverser les villages n'était pas conseillé. J'étais engagé, je ne pouvais plus reculer. Premier village, je passe inaperçu, de même qu'au deuxième. Je me décide pourtant à prendre les champs pour rejoindre un petit bois pas très éloigné.

Surprise, au bout de 100 mètres, quatre ou cinq jeunes enfants jouent dans le pré. Aussi interloqués que moi, ils me regardent. Je souris et je leur dis : « guten tag ». Médusés, ils me répondent et semble reprendre leur jeu. Je poursuis mon chemin quasiment rassuré.

Dix minutes ne s'étaient pas passées qu'un bruit de moto se fait entendre, se rapproche et tout à coup, un motocycliste se met en travers de la route et me demande ce que je fais là. Sans me démonter, je lui répons dans un charabia mi-français, mi-allemand, que je suis un ouvrier civil français travaillant à la mine proche (Blomberg). Il m'inspecte de la tête aux pieds. Puis vient immanquablement la question : « Papier ». Je ne perds pas mon sang-froid, décroche tranquillement la bretelle de mon sac à dos, ouvre la poche arrière et lui tends ma carte de prisonnier de guerre, qu'il examine sous tous les angles. Pendant quelques instants, terriblement longs, j'ai cru qu'il n'avait pas compris le subterfuge improvisé et mon cœur retrouvait le calme. Quand tout à coup il s'écria « Du Kriegs-gefangener franzozo » suivi de quelques noms d'oiseau que je n'ai

Suite page suivante.

Mots croisés n° 488 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

- I. - A compter de 18 ans en France, tous ont le droit d'en faire partie.
- II. - En avoir le feu, signifie une grande ardeur au travail.
- III. - Balle de service qui ne peut toucher l'adversaire.
- IV. - Epruveras de l'inquiétude.
- V. - Accepta de faire plaisir.
- VI. - Tout juste à la fin du dessert.
- VII. - Fourre.
- VIII. - Compta là-dessus (se).
- IX. - Sigle d'une grande équipe de foot française.
- X. - Soupçonnât une mauvaise intention (se).
- XI. - Très fin.
- XII. - Quand on ne se donne pas de peine, on ne se la foule pas.
- XIII. - Prince troyen dont Virgile a fait un héros.
- XIV. - Ruai à tort et à travers.
- XV. - Durer interminablement.

VERTICALEMENT :

1. - Subtilisée avec habileté.
2. - Aimplement.
3. - Espace, intervalle.
4. - Apparue.
5. - Annonce à très haute voix.
6. - Avoir la voix plus grave.
7. - Se dit d'une personne opiniâtre.
8. - Usure que subissent les monnaies par suite de la circulation.
9. - Rendais presque introuvable.
10. - A un caractère difficile à supporter.
11. - Prend des dispositions posthumes.

Solution en dernière page)

I								
II								
III								
IV								
V								
VI								
VII								
VIII								
IX								

Souvenirs de captivité

pas compris. Le texte, concernant ma situation était écrit en trop grosses lettres sur la carte et cela ne lui avait pas sauté aux yeux. « Komm mit mir! » Je n'avais plus qu'à le suivre, l'état de mes pieds ne me permettant pas de prendre le large.

Arrivé à son domicile, j'allais tout comprendre. Il était le maire du village et un des enfants rencontrés dans la prairie était son fils, lequel était venu le prévenir aussitôt de la présence d'un étranger en ces lieux. Les évadés repris avaient pourtant bien passé la consigne : « Méfiez-vous des enfants », Je l'apprenais aussi à mes propres dépens.

Dans la salle à manger de Monsieur le Maire, c'est quasiment la cohue. On vient voir « la bête curieuse » : un prisonnier français qui s'est évadé. On me refuse le verre de bière trônant sur la table, mais on m'abreuve d'eau. C'est le moment où j'ai failli pleurer. Non de rage ou de désespoir. De lassitude seulement. A nouveau je redevais un soldat!

La gendarmerie de Donaueschingen prévenue, envoie un de ses gendarmes prendre possession du « stuck » évadé. Clopin-clopant, je suis mon cerbère qui n'a pas jugé bon de me mettre les menottes. Arrivé à la gendarmerie, surprise, un autre évadé, repris un peu après moi, se trouve là et nous faisons connaissance. Comme il n'y a qu'une seule cellule, l'ouvrier polonais qui l'occupait est expulsé à notre grand étonnement. Nous prenons sa place.

Emmenés dans le bureau du chef, commence un interrogatoire fouillé. On veut aussi nous faire dire que nous étions ensemble pendant l'évasion. Lui aussi s'était évadé seul. Il est Israélite et le déclare. Ce que je lui reprocherai, étant donné les conséquences que cela pouvait avoir pour lui...

Une nuit de cellule et le lendemain les deux « bêtes » sont ramenées par le train à Villingen. La baraque bien connue des préventionnaires nous attend. Dans une pièce regroupant soixante-dix prisonniers en rupture de ban, évadés, inculpés pour des affaires diverses : vols, rapports avec des femmes allemandes, violences sur des civils allemands, attentats aux mœurs (!), etc. Logement à l'étroit, mais dans une ambiance extraordinaire

d'hommes ayant refusé le joug allemand. Tous en instance de jugement. Malgré les précautions prises, certains, dont le sort est grave, réussiront à se « faire la belle » une nouvelle fois. La devise de ces derniers était : « Plutôt la mort que de croupir à Graudenz », de triste mémoire.

Passage à l'infirmerie où je soignerais mes pieds qui n'en peuvent plus, la plante est à vif. Les jours passent et retour à la « baraque » en attendant d'être appelé devant l'Officier de Justice (Géricht Officier). Cela tarde un peu, mais la Providence veille. En présence de l'O.J., l'interprète traduit mal ma profession et me voici devenu prêteur pour ces messieurs du tribunal. Je ne bronche pas... et l'O.J. se radoucissant me pose la question rituelle : « Pourquoi vous êtes-vous évadé ? » Ma réponse, onctueuse, comme il convient, est simple : « Je suis malade, je ne peux plus travailler, je pèse juste 50 kilos et on ne me soigne pas. Je voulais donc rentrer chez moi pour recevoir des soins » La réponse aussi est simple mais me satisfait : « Contre-visite », annonce l'O.J.

Voilà encore du temps de gagné, me dis-je. Quelques jours après, dans la salle d'attente du médecin allemand : Stabsarzt Peter, tel est son nom, nous sommes quatre ou cinq à attendre. Les « bouthéons » vont bon train, on se pose mutuellement des questions. Durée de la guerre, bataille de Russie, bombardements, évasions tout y passe. Un homme en blouse blanche vient à passer qui me dévisage. Il me demande : « Qu'est-ce que tu fais là ? » En deux mots je le mets au courant de ma situation. Sa réponse est brève : « Je vais arranger ça. En présence du médecin tu ne dis pas un mot. Oui, non, c'est tout ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le redoutable toubib me regarde et me libère par un seul mot : « Weg ». Je n'en demandais pas plus. De l'autre côté de la porte, « l'homme à la blouse blanche » m'annonce que je suis dispensé d'Heuberg (straf compagnie et de Rawa-Ruska (centre de représailles en Pologne). J'avais eu le temps de me souvenir que l'homme en blouse blanche était un Alsacien, baptisé infirmier, rencontré à l'hôpital de Balingen, en octobre 1941, où je lui avais remis, sans contrepartie, mes rations de cigarettes. Je tirai tout de suite la morale de ce petit fait : « Un bienfait n'est jamais perdu ».

Retour à l'O.J., sentence : 15 jours de prison.

LE COIN DU 852

Il y a bien longtemps que Le Lien n'a pas publié « Le Coin du 852 » et cela pourrait laisser supposer que les anciens de notre kommando ont tous disparu de la circulation.

Il n'en est rien heureusement, mais j'ai quand même aujourd'hui une triste nouvelle à vous annoncer, celle du décès de notre camarade René BAZEILLE qui nous a quittés le 28 février dernier, dans sa 82^e année. N'ayant pas été averti personnellement de cette mort, je n'ai pu vous en faire part plus tôt. C'est, en effet, dans le dernier numéro du Lien que j'en ai eu connaissance en lisant la rubrique « Courrier de l'Amicale ».

Ainsi, notre petit groupe se trouve donc, une fois de plus, amputé d'un membre et si cela continue, les 10 doigts de nos mains seront suffisants pour nous compter. Il est vrai que le 852 était un petit kommando de culture et nous n'étions que 45 au moment de notre libération, il y a de ça 48 ans. Parmi nous, il y avait une majorité de Bretons (à l'origine c'était un kommando uniquement composé de Bretons que les Allemands avaient voulu séparer des autres Français) et qui, une fois revenus dans leur contrée natale, ont été repris par leurs obligations d'agriculteurs et le contact s'est trouvé rompu.

Il s'impose donc aux survivants de rester unis le plus possible, de serrer les rangs. Est-ce trop vous demander de m'envoyer un petit mot, de temps en temps, pour me dire ce que vous devenez, me tenir au courant des faits marquants qui se produisent dans votre foyer et votre famille. J'en tiendrai compte dans un de mes articles. Au fond, vous savez, les membres du kommando forment une famille et il importe que ceux qui en font partie soient au courant de ce qui se passe chez leurs alliés.

Justement, Joseph ROUX vient de m'écrire. Notre camarade a dû, en raison de problèmes respiratoires,

Situation cocasse, être en prison alors que nous sommes prisonniers depuis deux ans ! Le régime du nouveau gîte pour un évadé déjà éprouvé est dur : repas (?) chaud tous les trois jours. Cellule sinistre, un faux plafond barre l'entrée de la lumière. C'est la pénombre à longueur de journée. Un bas-flanc au ras du sol. Une paille et une couverture plus que douteuses. Je pense pouvoir au moins me reposer, le ventre creux. J'ai déjà connu cela à Strasbourg en juillet 1940.

Tiens, sous la paille un livre abandonné : « Le Père Goriot » d'H. de Balzac. J'aurai plaisir à le lire par petits bouts, car il me faut me tenir debout sur la paille pour bénéficier d'un peu de lumière du jour.

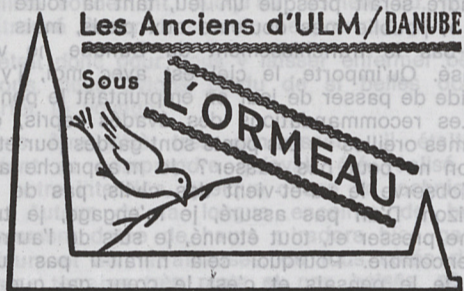
Prison à cloisons en carton pâte. Les bruits, et il y en a, malgré les appels au silence des gardiens, se répercutent à longueur de journée et de nuit. Parmi les gardiens, cela arrive, il y a ce que nous appellerons une « bonne pâte ». La rumeur le veut d'origine suisse et il serait peu disposé envers ses collègues et ses chefs. En tout cas, il se révèle sympa avec nous. Malin aussi, il faut l'entendre hurler pour camoufler ses prévenances envers les P.G., tout en nous invitant à sortir de notre cellule quelques minutes pour causer avec le voisin. Incroyable, le mien est un camarade connu à Strasbourg et avec lequel nous avons passé les trois premiers mois de la captivité à Heuberg en kommando ordinaire. Voilà qui reconforte.

Dans cette cage, les destinataires de paquets sont avisés, mais ne peuvent les percevoir. Qu'à cela tienne, le gardien en question passe outre et distribue en douce les vivres les plus faciles à transporter. Il est largement récompensé. Je profite de la mansuétude de mon camarade, qui se reconnaîtra en lisant ces lignes et je le remercie encore pour ses gestes appréciés. Les colis de sa famille suivent bien. La mienne, la pauvre est sans nouvelles depuis plus d'un mois et ne peut pas se douter de ma situation.

Tout a une fin, heureusement. Un beau matin, sérieusement gardés, à plusieurs, nous sommes ramenés au stalag de Villingen.

Mais la captivité n'est pas terminée pour autant. Nous ne sommes qu'au mois de septembre 1942. Il y en a encore pour 28 mois et nous ne nous en doutons pas.

Pierre DURAND.



La Rédaction prie qu'on l'excuse pour le retard involontaire apporté à la parution de cette chronique de Lucien VIALARD.

Quand ces lignes paraîtront... vous aurez déjà lu sous d'autres plumes, des échos de la journée du 15 avril à la Chesnaie du Roy... Rencontre traditionnelle pour les anciens de nos quatre stalags et leurs épouses. Les rangs vont s'éclaircissant d'année en année, mais le sentiment de la durée, qui ne veut pas finir, persiste dans tous les cœurs... Le vaisseau de l'Amicale, comme la nef de Paris, se refuse à sombrer.

● Les effectifs : Nous avons eu beaucoup de mal à remplir les deux tables de dix qui nous étaient réservées. Je crois même qu'il est resté des places vides... Nous espérons mieux la prochaine fois !

● Excusés (pour raisons de santé, d'éloignement ou de soucis familiaux) : MM. et Mmes BATUT, BALASSE, RAFFIN, GRESSEL, RIGOT-DERISOU, FAUCHEUX, JEANTET, ARNOULT, GIROD, GRANIER, CHABALIER, PIERRE, SALIGNAC, VAILLY ; Mmes SENECHAL, JACQUOT, VECHAMBRE, RIBSTEIN, YVONET, BLANC (Merci à cette dernière pour sa carte de Lourdes bien reçue).

● Présents autour de René SCHRODER et de son épouse : JAUNEAU et sa famille, Gérard LECLERC et sa mère, Madame LECLERC, Mme ROSE, M. et Mme FINET, Bruxellois ; M. et Mme DUEZ, Mmes REIN, COURTIER, CROUTA, CADOUX, MIQUEL.

● Amis belges excusés : Armand ISTA et Madame ; MM. et Mmes BELMANS, WAUTELET, SCHNEIDER ; Mmes STORDER, DENIS ; M. LEGRAIN.

NAMUR, 25 AVRIL 1993

Fidèles au dernier dimanche d'avril, les V belges ont tenu leur Assemblée générale annuelle, avec toujours le même succès. L'Amicale française des VB - X A, B, C était représentée par son Trésorier Marcel MOURIER (et Madame) et Odette ROSE, membre du Bureau.

De nombreux habitués des kommandos d'Ulm à ces rencontres d'outre-Quiévrain, étaient absents cette année : les ans en sont la cause dans la plupart des cas. L'occasion me fut donnée de le dire au téléphone au Président Armand ISTA.

Mais deux ambassadeurs exceptionnels, Pierre et Madeleine VAILLY, d'Epinal (Vosges) surent, là-bas, trouver les mots qui convenaient pour dire notre accord de cœur et d'esprit avec tous les participants à cette journée d'amitié P.G.

Merci pour la belle carte couverte de signatures, dont celle du Président (et de Madame), du Père FORTHOMME, du Dr DAVID, et de tant d'autres encore.

L. VIALARD.

BUREAU DE L'AMICALE 1993

Président d'Honneur :	FRANTZ
Président :	LANGÉVIN
Vice-Présidents :	PONROY LAVIER VERBA Robert SCHROEDER
Secrétaire Général :	TERRAUBELLA
Secrétaire Adjoint :	PERRON
Trésorier :	MOURIER
Trésorier Adjoint :	VERBA Michèle
Lien, Rédacteur Chef :	TERRAUBELLA
Lien, Rédacteur Adjoint :	VERBA Robert
Membres du Bureau :	ROSE Odette GAUDRON BRION GROS LENHARDT
Commissaires aux Comptes :	PINEAU SIMON

Mandats soumis au renouvellement triennal en 1993 : LANGÉVIN, TERRAUBELLA, LENHARDT, VERBA Robert, LAVIER.

faire un assez long séjour à l'hôpital. Pour l'instant il me précise que sa santé est au mieux et nous lui souhaitons qu'elle continue à être ainsi le plus longtemps possible.

Bien sûr, il y a belle lurette que nous n'avons plus 20 ans et nos âges, qui vont toujours en augmentant, entraînent pas mal de soucis et de désagréments et, parmi eux, des maladies que nos corps vieillissent supportent difficilement et contre lesquelles ils ne peuvent réagir.

Voici maintenant des nouvelles d'autres camarades.

Marcel DEHOSSAY doit être en parfaite santé puisque dernièrement il est venu en France pour se ravitailler en vins, la Belgique ne lui offrant pas ce qu'il désirait. Ayant une préférence marquée pour les vins du Sud-Ouest il n'hésite pas à faire le trajet de la province de Liège à celle de Bordeaux ou de Périgueux pour venir chercher ce que son palais exige. Cette fois-ci, c'était la Champagne qui l'intéressait et il a dirigé ses pas vers la Marne ce qui lui a permis de rendre visite à GOBILLARD. Ce dernier a eu quelques problèmes de santé mais cela semble s'arranger ; les natifs de Champagne sont des durs et ils ne se laissent pas abattre comme ça.

Chez MARTIN, malgré tout son désir Jean n'arrive pas à perdre autant de kilos qu'il faudrait et le chiffre 100 et les unités suivantes sont toujours là. Allons, Jean, un petit effort encore ne serait-ce que pour faire plaisir à tous ceux qui te connaissent. Malheureusement, Marinette est toujours handicapée à la suite de son accident en Italie et a du mal à retrouver son équilibre.

Quant à moi, une grippe suivie d'une bronchite puis d'une crise d'arthrose dans les épaules, ont quelque peu perturbé le premier trimestre de cette année. Ça va mieux maintenant, l'air marin et le vent de la côte atlantique où je suis actuellement, me remettant d'aplomb.

A quand des nouvelles de Marcel DIETTE, de Francis GÖGER et de tous les autres qui ont été silencieux pendant des mois ?

René LENHARDT.

AMICALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS X A B C a.s.b.l.

Bruxelles, le 27-04-93

Monsieur le Président,

Notre président M. FONTENELLE, nos épouses et moi-même, sommes très heureux d'avoir pu assister à vos retrouvailles annuelles.

Nous nous étions promis de nous revoir avant que les grands maux ne nous en empêchent.

Nous avons été ravis de votre accueil, de votre gentillesse et de votre amitié, qui pour nous ne finira qu'avec le terme de notre vie. Tant de souffrances morales et de souvenirs nous ont rapprochés, que cela est devenu indéfectible.

Tout en vous réitérant nos remerciements nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président nos sincères et très amicales salutations et vous demandons d'être notre interprète auprès de votre comité et de vos membres.

Amicalement vôtre.

Le Secrétaire : F. MURAILLE.

Je remercie nos amis FONTENELLE et MURAILLE de leur lettre. Nous avons été heureux de les voir en avril à Vincennes et, comme ils l'espèrent eux-mêmes, nous pensons bien les revoir... avant que le soir de l'âge ne s'appesantisse sur chacun, inexorable...

(J. T.)

« LA GAZETTE DE HEIDE »

MESAVENTURE

Le 11 juin 1993 le comité directeur des A.C.P.G. du Jura se réunissait à son siège de Lons-le-Saunier.

Le président de ma section cantonale de Chemin-Saint-Aubin, membre du bureau directeur, y était convoqué. Empêché ce jour-là, c'est moi, son second, qui dus y aller.

La réunion est à 14 h 30, aussi au lieu de faire après déjeuner les 52 km qui m'en séparent, je préfère partir de chez moi à 11 heures et manger à la Cafétéria de « Casino ».

Après un repas léger et peu arrosé, je me hâte afin de me garer à ma place habituelle, juste en face du local, mais j'arrive trop tard elle est déjà prise par un camarade qui, debout devant son véhicule, est en grande conversation avec un homme encore jeune. Affichant une bonne quarantaine, vêtu d'un blouson et d'un pantalon en blue jeans, il arbore une sourire avenant et sympa.

Il y a encore de la place pour se glisser à côté, pour un conducteur bon pilote, mais ne l'étant plus, je rate la manœuvre. Me voyant en difficulté ce jeune homme me propose ses services que j'accepte bien volontiers et ma voiture est garée en un tournemain.

Descendu de l'auto, il revient se mêler à la conversation, nous demande où nous allons, nous offre des cigarettes que nous refusons, n'étant plus fumeurs ni l'un ni l'autre, quand après avoir longuement réfléchi, il me dit :

« Papy, j'ai peur que vous abimiez votre jante en descendant du trottoir, car il avait fallu l'escalader, et vous savez cela coûte cher une roue ! Employant les anciens francs pour être mieux compris du « croulant » que je suis, il me dit, au moins 40.000 F... Il vaudrait mieux que j'aïlle garer votre voiture de l'autre côté de la rue, je serais plus tranquille »

Je refusais, lui disant que je me sentais capable d'effectuer la manœuvre sans dégât et promis de faire très attention.

Il remonta alors dans la voiture pour vérifier le frein à main. Que de sollicitudes !

Je l'oubliai un moment quand, soudain, je m'aperçus qu'il avait disparu ! Pris d'un soupçon, je jetai un coup d'œil sur le siège latéral où je pose ma sacoche contenant mon argent et mes papiers... elle s'était volatilisée ! En cherchant bien, je la retrouvai sur le plancher, mais à moitié vide ; le portefeuille et le porte-monnaie avaient disparus. Une dame qui stationnait un peu plus loin, vint me dire qu'elle avait vu le « Monsieur » se coucher sur les sièges avant, fouiller dans quelque chose et s'enfuir subrepticement.

Mon camarade le vit détalier au loin, fit signe à un agent qui était en faction devant un poste de police voisin, lui désigna avec sa canne le fugitif qui, aussitôt pris en chasse, ne tarda pas à être cravaté dans le petit bistrot où il s'était engouffré.

Au commissariat je fus confronté avec lui, pour le reconnaître. Il avait perdu son air aimable. Je ne pus que lui dire : « Ben, mon salaud ! »

Il avait sur lui mon portefeuille et mon porte-monnaie avec tout l'argent, n'ayant pas eu le temps de s'en débarrasser.

— « Est-il connu de vos services », demandai-je à l'inspecteur ? « Je pense bien, me répondit-il, il a fait de la prison pour vol d'auto... Sans commentaire. »

Quelle tête aurais-je fait en voyant filer ma 309, car en voulant la garer ailleurs, c'est elle qu'il visait !

Tout cela est arrivé parce que je croyais que le bonhomme était connu de mon camarade qui, de son côté, pensait de même !

Maigre butin que 375 F et un peu de monnaie ; le « gros morceau » eut été la voiture si je ne m'y étais opposé.

J'arrivai à la réunion très en retard et fus accueilli par mes camarades, déjà prévenus, par une franche rigolade. Fin.

— 0 —

Notre ami Théophile ROUE n'est plus, il nous a quittés il y a quelques mois, emporté par une mauvaise maladie. Il est allé rejoindre son épouse, là-haut, partie également après avoir beaucoup souffert. Il l'avait soignée avec un dévouement exemplaire. Une amie d'enfance, Madeleine Michot, s'est à son tour occupée de lui. A sa famille, la « Gazette » présente toute sa sympathie. Je les avais revus pour la dernière fois à Armentières (Nord) en 1991. Il était plus connu sous le nom de THEO.

Merci à WEBER pour son élogieuse carte postale.

Recevez cher (es) amis (es) toutes mes amitiés.
Jean AYMONTIN - 27641 X.B.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Nos retardataires commencent à se manifester. Ils n'ont pas, comme ils le font pour la plupart, à s'excuser. Nous comprenons très bien leurs problèmes. L'essentiel est que notre amitié soit toujours aussi tenace, et que notre journal reste le « lien » qui nous unit et qu'il le fasse encore longtemps. La preuve : nous préparons déjà le cinquantenaire de notre Libération. Il aura lieu en septembre 1995. Quant au centenaire, ma foi, malgré les journées qui s'écoulent avec une rapidité incroyable, nous avons encore le temps d'y penser !

Ceci me remémore un article que je viens de lire sur Le Lien du Stalag III, dont le Président est également le nôtre, je veux parler de notre sympathique et talentueux ami Marcel Simonneau. Je ne lui en ai pas demandé l'autorisation, mais j'espère qu'il ne me tiendra pas rigueur de le reproduire ci-dessous :

MEDITATION SOURIANTE

POUR CEUX QUI SE CROIENT

TOUJOURS JEUNES !

— Le coin de ma rue est deux fois plus loin qu'avant. Et ils ont ajouté une montée que je n'avais jamais remarquée !

— J'ai dû cesser de courir après le bus parce qu'il démarre bien plus vite qu'avant.

— Je crois qu'on fait maintenant les marches d'escalier bien plus hautes que dans le temps.

— Et avez-vous remarqué les petits caractères que les journaux se sont mis à employer ?

— Cela ne sert plus à rien de demander aux gens de parler clairement. Tout le monde parle si bas qu'on ne comprend quasi rien.

— On vous fait maintenant des vêtements si serrants, surtout à la taille et aux manches, que c'est désagréable.

— Les jeunes gens eux-mêmes ont changé. Ils sont bien plus jeunes que quand j'avais leur âge. Et, d'un autre côté, les gens de mon âge sont bien plus vieux que moi !

— L'autre jour, je suis tombé sur une vieille connaissance : elle avait tellement vieilli qu'elle ne me reconnaissait plus !

— Je réfléchissais à tout cela en faisant ma toilette ce matin. Ils ne font plus d'aussi bons miroirs qu'il y a soixante ans !

— 0 —

« Avoir un ami c'est avoir un autre soi-même. Quand l'un est absent, l'autre le remplace. Si l'un est riche, l'autre ne

manque de rien. Si l'un est faible, l'autre lui donne ses forces ».

Nous remercions nos amis :
Mme TRIBOULOT Jeanne, 54890 Chambley-Bussières.
AUMON-POULAIN, 44000 Nantes.
L'Abbé PORCHERET Henri, 44270 Marchecoul.

WARIN Jean, 60000 Beauvais.
BRETTEL Roger, 44810 Le Chevallerais.
PRALUS André, 42300 Roanne.
ROCHE Jean, 69490 Saint-Romain de Popey.

BARREAU Marcel, 72200 La Flèche, en souhaitant un prompt rétablissement à son épouse.

HEUTTE Marcel, 95110 Sannois.
BERREGAS Pierre, 31510 Saint-Bertrand de Cominges.

BELIN Adrien, 86400 Civray.
JOLIVET Hubert, 75020 Paris, qui, pour la seconde fois cette année, nous envoie un chèque pour notre Caisse de Secours.

Mme Stéphanie LAHAYE, 77950 Moise-nay, écrit : « Je vous joins ce mandat en souvenir de mon mari qui aimait tellement votre journal car il y trouvait toujours les noms de camarades de captivité ».
POISSON Maurice, 77176 Savigny-le-Temple.

SIX Pierre, 59290 Wasquehal, à qui nous ne savons comment exprimer notre reconnaissance pour son immense générosité. C'est le plus grand bienfaiteur de notre Amicale et grâce à des amis comme lui nous tenons le coup ! Encore mille mercis.

Notre ami AUVILLE Léon, 10150 Pont-Sainte-Marie, nous envoie une lettre dans laquelle il exprime tous ses regrets de ne pas avoir pu assister à notre Assemblée Générale pour raison de santé. Nous souhaitons que lorsqu'il lira ces lignes, son traitement lui aura été très bénéfique.

Une gentille carte de nos amis canadiens, Marcel et Simone BERNARD, de passage pour quelques jours chez Roger HADJADJ à Montalieu. « Nous prenons un peu de repos après l'Assemblée Générale et la gambille... des plus de 70 ans. Des bises à tous ». Quant à notre ami Roger, il nous exprime ses regrets de vieillir chaque jour... Comme chacun !

SALVAGNAC André, 78000 Versailles, regrette infiniment de ne pas avoir pu assister comme prévu à notre A.G.

COLLIN Roger, 52600 Haute-Amance, regrette lui aussi de n'avoir pu assister à notre A.G. Il vient d'être hospitalisé. Bon rétablissement cher ami.

BLAISON Roger, 88800 Norroy.
DEBRAY Raymond, 61300 Laigle.
DESPAUX René, 32300 Mirande.
LAFON Jean, 33210 Sauternes.

TRIBOULOT Camille, 54890 Chambley-Bussières.

LÉONARD Pierre, 08410 Bouzicourt.

LAVOUE Jean, 68100 Mulhouse.

Mme LAHAYE Micheline, 77950 Maincy.

BERT Paul, 60130 St-Just-en-Chaussée.

BLAIS Henri, 61700 Domfront.

DAMOUR Edouard, 17180 Périgny.

DUCARD André, 61700 Domfront, en lui souhaitant ainsi qu'à son épouse un meilleur état de santé.

GUENIOT André, 10100 Romilly.

JARRY Henri, 36190 Saint-Plantaire.

PERROCHEAU Octave, 16540 Mouthiers-sur-Boëme.

RACINE Marcel, 80100 Abbeville.

ROBINEAU Guy, 47000 Agen.

PETITGENET Paul, 88310 Cornimont.

TOUERY Lucien, 32120 Homs.

VANDESCAL André, 64800 Nay-Bourdettes.

VILLEMIN Martial, 57590 Delme.

GRANIER Jules, 30150 Gagnières.

Mme JARRY Jeanne, 36190 Saint-Plantaire.

PIRAT Léon, 39160 Saint-Amour.

LAMOTTE Robert, 93190 Livry-Gargan.

MARTIAL Pierre, 85700 Saint-Mesmin.

PLANTINET Fernand, 85370 Nalliers.

SIMON Robert, 54121 Vandières.

WEIDMANN René, 54200 Toul.

FABRE Jean, 82000 Montauban.

COLIN Armand, 44800 Herblain.

HINZ Alphonse, 92600 Asnières-s.-Seine.

PERRINNE Marius, 61000 Alençon.

CARDINEAU Raymond, 17170 Saint-Jean de Liversay.

BRION Jules, 33520 Bruges.

Mme ANTONIOTTI Charlotte, 20200 Bastia.

BARRAQUE Joseph, 64300 Orthez.

BOUQUANT Jean-Marie, 51490 Dontrien

BOUREL Jean, 29260 Plouegat-Guerrand

CHABOT André, 85770 Vix.

COCHOT René, 60260 Lamorlaye.

Abbé CRUGNOLA Gabriel, 88200 Remiremont, qui nous envoie ce petit poème sur SANBOSTEL :

S ouviens-toi... mon cher frère P.G. !
A u Stalag XB tu fus interné
N uméro parmi tant de milliers !

B arbelés dont tu étais entouré !

O h qu'elles furent longues ces années,

S oumis à des « Wachmann » endiablés...

T u as dû subir cette captivité

E n pensant souvent aux êtres aimés

L oin de nous en cette France occupée.

DAUZAT Jean, 81303 Graulhet.

DESMET Roger, 59800 Lille.

EDME Sulpice, 59980 Bertry.

GARNIER Gaston, 45510 Tigy.

GEHEL Robert, 86100 Châtellerault.

GRANDIDIER Gaston, 88106 Saint-Dié.

GUILLOT Jean-Yves, 28800 Bonneval.

HERMANN Robert, 88100 Saint-Dié.

HURMAN Albert, 06400 Cannes.

JANOT Maurice, 54700 Pont-à-Mousson.

LABERENNE Pierre, 32100 Condom.

LAMBERT Armand, 02590 Etreillers.

Mme LEDOUX Yvonne, 20000 Ajaccio.

LEHEUTRE Roger, 02200 Soissons.

LEVINE Jean, 92700 Colombes.

LODOVICI Joseph, 73490 La Ravoire.

LESOIVE Maxime, 76600 Le Havre.

MAYANOLE René, 82100 Castelsarrasin.

MONSAVOIR Raymond, 27950 St-Marcel.

RIGALS Ernest, 46100 Camboulit.

ROBIN Jean, 79300 Bressuire.

ROUX Joseph, 35550 Pipriac.

SERRE Pierre, 63620 Giat.

TOUSSAINT Joseph, 88250 La Bresse.

SOLANS Henri, 65200 Bagnères de Bigorre.

VIDAL Roger, 63910 Bouzel.

REMY Georges, 54130 Saint-Max.

CARNET NOIR

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de nos amis :

FROSSARD André-Victor, 07100 Boulieu Les Annonay.

RAMPILLON Robert, 49000 Angers.

CHEMARIN Antony, 42630 Régny.

BEYNEY Raoul, 8300 Knokke (Belgique)

GABARDI Jean, 95600 Eaubonne.

LEDOUX RIEUL, 20000 Ajaccio.

GAMBLIN Maurice, 44490 Le Croisic.

TRIBOULOT Camille, 54890 Chambley-Bussières.

THEUREAU Raymond, 71880 Chatenay Le Royal, qui nous a quittés le 8 mars dernier, entouré de toute sa famille. Son épouse nous écrit : « Je continuerai la route avec courage malgré le chagrin que je ressens, ainsi que mes enfants et 13 petits-enfants ».

ANCEMENT Léon, 54000 Nancy, survenu le 17 avril 1993 dans sa 79^e année (Stalag V B).

BEKER Henri, 94350 Villiers-sur-Marne, le 27 mars 1993, dans sa 77^e année.

BERTHOU Bernard, 28340 La Ferté Vidame, qui nous a quittés le 18 janvier 1993 à l'âge de 89 ans.

Notre ami ALI Jean, 49125 Briollay, nous écrit : « C'est avec une grande tristesse que je viens vous annoncer le décès de notre camarade Maurice LECOMTE, l'écrivain du Kommando Sigmaringen-Engelwies n'est plus. En effet Maurice LECOMTE nous a quittés, le 2 mai 1993. »

« Nos dernières retrouvailles furent bien tristes, mais nous sommes soulagés de savoir qu'il ne souffre plus. Sans lui, nos retrouvailles ne seront plus les mêmes. Tu nous manqueras. Adieu Maurice ».

Notre ami Marc HYBERT, 85000 La Roche-sur-Yon, nous a également quittés suite à une longue maladie.

Nous partageons la douleur de toutes ces familles éplorées et leur adressons nos sincères condoléances.

RHONE

RENCONTRE PÈLERINAGE A NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE

La Section du Rhône de l'A.N.R.P.A.P.G., les Amicales de Camps et l'A.D.C.P.G.-C.A.T.M., la FARAC, organisent leur Messe annuelle du Souvenir à Notre-Dame de Fourvière

le samedi 16 octobre 1993 à 15 heures

à l'intention de tous leurs disparus, de leurs familles et pour la Paix.

La messe sera concélébrée par des prêtres A.P.G. ou A.C. La présence des veuves de nos camarades est vivement souhaitée, des places leur étant réservées. N'oubliez pas les drapeaux et les badges.

A l'issue de la cérémonie, le verre de l'Amitié sera offert à l'Abri du Pèlerin.

Nous vous attendons nombreux. A l'avance merci. Pour tous renseignements s'adresser à : Régis ARNAUD, 53, rue F. Peissel, B.P. 58, 69642 Caluire Cedex. Tél. 78 23 65 25.

PERMANENCES D'ÉTÉ

46, rue de Londres

Juillet : NÉANT

Août-Septembre : MARDI APRÈS-MIDI

DES TIRAILLEURS

Une correspondance échangée ces derniers mois avec Jean AYMONIN, le très connu chroniqueur de « La Gazette de Heide », portant sur les Tirailleurs algériens de 14-18, m'a été l'occasion de connaître un peu des « us et coutumes » de ces soldats au service de la France, pour laquelle nombreux furent ceux qui donnèrent leur vie.

Aymonin a bien connu leurs... descendants au 13° R.T.A. avant et pendant la Campagne de 1939-1940. Voici un extrait choisi de notre échange épistolaire :

...« L'histoire du casque porté par les tirailleurs sur le chèche est parfaitement exacte, surtout chez nous par les muletiers issus des bergers des hauts-plateaux telliens, « musulmans-praticiens » qui l'enlevaient pour prier, car la visière empêchait le front de toucher le sol, mais conservaient ainsi la tête couverte comme il se doit.

« Les officiers et sous-officiers indigènes portaient pour la même raison la chéchia sans visière au lieu du képi réglementaire dans l'infanterie pour les cadres. « Il est vrai également que les Arabes s'attachaient aux chefs qui savaient les comprendre ; ils ne suivaient pas n'importe qui. Il fallait connaître leurs mœurs et « vivre comme eux ». Ainsi en temps que caporal, seul Français dans une chambrée de trente, j'ai pris la fonction de chef de chambre, ce que d'autres avaient refusé de faire.

« J'étais servi aux petits oignons. Le caporal indigène, qui faisait tout le travail, désignait chaque jour un tirailleur pour faire mon lit et cirer mes souliers pendant que j'étais à ma toilette, et je trouvais mon quart rempli de jus fumant à mon retour. Les jours de couscous je trouvais ma gamelle copieusement remplie (nous Français n'en avions pas, il était remplacé par des frites). Ils prenaient sur leurs parts pour me faire ce présent. Souvent, je trouvais sur ma planche à paquetage un paquet de cigarettes ou une bouteille de limonade, que m'offrirait un tirailleur anonyme. Par contre il n'était pas question de tirer au flanc pendant les manœuvres ni de porter un sac léger pendant les marches. Il ne fallait pas non plus, comme le faisaient mes camarades refuser, par hygiène de boire dans leur quart ou de manger avec leur cuiller qu'ils avaient lèchée et essuyée sur leur capote pour vous la tendre propre. Moyennant quoi, quand je commandais un travail, j'étais sûr qu'il serait exécuté. L'Arabe avait la réputation d'être homosexuel, eh bien, jamais je n'ai eu à me plaindre de gestes déplacés. Mon voisin de lit, me racontait même le dimanche soir les aventures qu'il avait eues avec les « mignons » messins qu'il plumait copieusement ».

Les faits d'armes de ces soldats au cours des deux dernières guerres, sans oublier 1870 — on les appelait alors des Turcos — qui se sacrifièrent dans la plaine d'Alsace, font partie intégrante de l'Histoire de l'Armée Française. Les sacrifices consentis par des milliers d'entre eux appartiennent à la mémoire historique de notre pays. D'ailleurs, nombre de stèles ou de monuments ont été érigés sur les lieux de leurs combats, des noms ont été donnés à des artères des villes où leurs régiments ont stationné en temps de paix. De même, de nos jours encore, des plaques sont inaugurées rappelant leur vaillance.

La nouba des tirailleurs jouant le refrain du régiment « Tirailleurs couscous, Tirailleurs couscous », etc., a résonné en Afrique du Nord certes, mais a connu aussi les succès dans nos régions militaires et lors des défilés aux cérémonies commémoratives, y compris sur les Champs Elysées, à la revue du 14 Juillet.

Prisonniers de guerre avec nous en 1940, ils ont particulièrement souffert des conditions de détention qui nous étaient faites. Mais, furent-ils regroupés comme « tels », et où ?

Pierre DURAND - V.B.

RASSEMBLEMENT U.N.A.C. - RÉGION EST

de tous les anciens combattants P.G., leurs épouses, veuves adhérents ou non des amicales de camps des départements de Meurthe-et-Moselle, Meuse, Moselle, Vosges, Bas et Haut-Rhin, Marne et Haute-Marne.

JEUDI 16 SEPTEMBRE 1993
à SION (près Vézelize)

pour le 48^e Anniversaire du Retour

Chères Amies, Chers Camarades,
Nous attendons tous cette journée de l'amitié et du souvenir désormais traditionnelle, sur la Colline de Sion, Haut-Lieu des Lorrains qui nous donnera l'occasion cette année de marquer le 20^e Anniversaire du Monument de la Paix.

Nos amis, président et responsables actifs de nos amicales et de l'U.N.A.C. seront là pour nous accueillir, revigorer notre enthousiasme et partager le repas des retrouvailles : Marcel Simonneau, Président des III et de l'U.N.A.C.; Lucien Baujard, Président des XIII et Vice-Président de l'U.N.A.C.; Jean Sabarly, Président des XII et Secrétaire Général de l'U.N.A.C.; Gilbert Cornemillot, Vice-Président des III et Délégué III et U.N.A.C. pour la Côte d'Or et Alfred Leroy, nouveau Président de l'U.F.A.C. de la Meuse et Délégué de la Région Est des VIII.

Ils vous attendent avec vos drapeaux, vos insignes et décorations.

Préparez-vous en sonnant le rappel par village, canton et section, et en diffusant ce communiqué dans les journaux locaux.

Pour le transport, vous savez que les années s'accroissent ! Faites « rouler l'entraide » et pensez à ceux qui n'osent plus s'aventurer au volant de leur voiture...

Prix de la journée : Repas et frais de secrétariat : 165 F.
Avec l'immense joie de se retrouver encore et notre fidèle amitié.

Le Comité du Rassemblement A.C.P.G. Est.

P.S. Suite à ce communiqué, un bulletin d'inscription va parvenir à tous les anciens participants des Journées de Sion, dans les jours prochains à leur adresse personnelle.

HISTOIRE DE « GÉMEAUX »

Ce n'est pas un conte à la manière de R. VERBA, toujours très apprécié, mais bien une histoire vraie, comme vous pouvez le constater.

Des « Gémeaux » il y en avait par centaines dans les stalags, les kommandos et dans les oflags. Vous en avez certainement rencontré un... parmi tant d'autres signes du zodiaque.

Le palabreur à longueur de journée ou de soirée qui n'était jamais aussi à l'aise que lorsqu'il brassait quantité d'idées et manipulait quantité de personnes, c'était lui.

Les bouteillons enjolivés, amplifiés, lancés à tout vent, c'était encore lui.

La loquacité et l'improvisation lui appartenaient.

Si les projets dans sa tête ne manquaient pas, le souffle pour les mettre en œuvre lui faisait souvent défaut, provoquant par exemple l'avortement d'une évadition à la limite pourtant de réussir...

Si déconvenue il y avait chez lui, elle était vite surmontée grâce à son enthousiasme juvénile. Et la « palabre » reprenait le dessus.

Il y a peu de temps, le 9 mai 1993, un de ces « gémeaux » est revenu à la surface, plus de cinquante

ans après une première rencontre, et c'est toujours bien lui ! L'ami super... léger mais sympathique, qui a le don de faire se rencontrer les autres.

Muni des adresses relevées dans Le Lien, il parcourt les départements de l'Est, de préférence au-devant des anciens gégangs. Vous recevrez peut-être un jour sa visite, accueillez-le de bon cœur. Il ne vous veut que du bien, pourvu que la « palabre » dure.

C'est un brave copain, ancien du 155^e à Haguenau, devenu le 168^e R.A.P. à la mobilisation, ayant séjourné dans les environs de Drackenbronn. Prisonnier au stalag V.B, kommando de Stocbach, au bord du lac de Constance, il s'en évada mais fut repris. Dans ce kommando il y avait beaucoup de « fondeurs » originaires de Briey, Joeuf, Homecourt.

Il s'appelle, ce diable de « gémeaux », René DUPREE, attaché à sa Meuse natale, originaire d'Houdelaincourt, il habite néanmoins la région parisienne.

Nous lui souhaitons de pouvoir rayonner longtemps encore à la recherche... du temps perdu.

Pierre DURAND.

Vu : J. Terraubella.



Une photo caractéristique représentant des prisonniers de guerre français en Allemagne (1939-1945). Jeunes et anciens se côtoient, les uniformes manquent... d'uniformité. Les coiffures sont disparates, on distingue calots, képis, bérêts. Certains ont pu sauver leur vareuse d'origine, tout au moins d'origine française. Chez tous, les visages sont « de circonstance », et quelques sourires ne trompent personne. De même que les galons sur la manche : tous sont à la même enseigne : P.G. chez Adolf ! René DUPREE, souriant, calot en arrière du front, est le troisième en partant de la gauche, au deuxième rang. Un « bleu » en apparence !

Le coin du souzize

par Robert VERBA

MES PREMIERS JOURS D'INCORPORATION

Septembre 1947. Incorporé au 21^e Régiment d'Infanterie, à Langres, je subis comme la plupart des nouveaux militaires, l'apprentissage de marcher au pas, de saluer les gradés, de me mettre au garde à vous, de ramper dans la m..., etc., tout cela sous la conduite d'un adjudant-chef surnommé « le chacal ». J'étais le seul Parisien, et le chacal n'avait pas l'air de m'avoir à la bonne !

Enfin, à mon premier dimanche de libre, je résolus de visiter un peu la ville. Flânant ça et là, je fus attiré par un splendide hôtel « 3 étoiles » avec bar au rez-de-chaussée. Boire un coup me détendrait un peu et je voulais entrer.

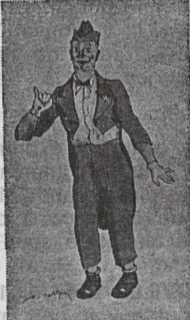
Ici, on n'accepte pas les militaires, me dit le portier.

LE COLIS

Il est là.
Posé sur la tablette.
Troublant, fait de mystère et d'espoir mélangés
D'au-delà.
Comme un vrai jour de fête,
Œuvre de cœurs aimants qui n'ont rien négligé.

Mais, hélas !
Le wachman qui s'apprête
À l'ouvrir, ce paquet qui vient de voyager.
Ce gala
De notre âme inquiète,
Le dépèce bestial... Qui sait, pour se venger ?

Et voilà !
Que dans la simple assiette
Qu'on lui tend, ce stupide et sadique étranger
Mêle la
Confiture aux rillettes



— Je vous demande pardon, lui rétorquai-je, j'en vois un assis à une table.
— C'est un officier, me répondit-il.
— Ah ! j'ignorais qu'un officier n'était pas un militaire.
— Bon, bon, ça va, entrez. Et il me laissa passer.
J'aime autant vous dire que je n'avais guère apprécié cet accueil !

Me dirigeant vers le bar, je m'assis sur un grand tabouret.
— Le serveur me toisa, et me dit : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Je me sentis à bout de nerf. « Donne-moi un monocle ! lui commandai-je ».
— Connais pas ! me répondit-il.
— On voit que tu n'as jamais été à Paris ! je désire un monocle.

— Ça se fait comment ?
— Et bien, c'est un Martini avec un peu de gin et une goutte d'alcool de rose, avec une rondelle de citron.

Me lançant un sale coup d'œil, il me servit mon apéro.

Je le dégustai tranquillement et une fois mon verre terminé, je me levai.
— Eh ! l'addition, me dit-il.
— Quelle addition ? lui rétorquai-je.
— Et bien pour ton monocle.
— Tu apprendras, mon vieux, qu'un monocle c'est un verre à l'œil !...

Je le repartis tranquillement sans payer. C'est ainsi que je me vengeai d'un si aimable accueil...

Les sardines à l'huile et le mets fromagé,
Chocolat
Il le réduit en miettes,
Recherchant un message, un objet à piéger ;
Et cela,
Cette intime dînette
Devient un amalgame et nous laisse outragé.

La ! La ! La !...
On chantonne à tue-tête,
Pour cacher au gardien son désir de rager...
Sans fla-fla,
Dans un coin, en cachette,
On contemple, chagrin, son colis ravagé.

A. BERSET, Ulm, sept. 1941.

— ★ —

LECTURE

« EN HAINE DE L'EVANGILE », c'est le titre d'un ouvrage de Charles MOLETTE, consacré aux victimes du décret de persécution nazi du 3 décembre 1943 contre l'apostolat catholique français à l'œuvre parmi les travailleurs requis en Allemagne 1943-1945.

Ces victimes, dénoncées dans la note secrète du 3 décembre 1943 signée Kaltenbrunner, chef de l'Office central de sécurité du Reich sont essentiellement : des prêtres venus de France, clandestinement mêlés aux travailleurs ; des prêtres P.G. de stalags et de kommandos, transformés ou non ; des séminaristes et des étudiants en théologie, requis ou P.G. ; des scouts et des militants d'Action catholique, ouvriers et étudiants. Leur préoccupation (et leur... crime) : assister spirituellement les centaines de milliers de travailleurs déportés dans le Reich. Apostolat sans aucune interférence politique, il faut le préciser. Comme il convient de marquer le rejet, opposé à la demande officielle de l'autorité ecclésiastique, de toute installation d'une aumônerie légale en Allemagne même, car « les conceptions national-socialistes et chrétiennes sont inconciliables ». En conséquence, « le secours spirituel des travailleurs civils français, belges, hollandais par des prêtres de leur pays est et reste interdit et doit être jugulé par tous les moyens ».

Ces moyens on les imagine aisément, et l'auteur en donnera une relation précise et documentée. Sur ce sujet curieusement ignoré des historiens de la Seconde Guerre mondiale, Mgr Charles Molette chercheur au C.N.R.S. pendant près de vingt-cinq années, fondateur et président de l'association des archivistes de l'Eglise de France, a écrit une dense et remarquable étude, qui a nécessité de longues années de recherche, d'analyse et d'écriture, tout entières au service d'une juste cause : l'histoire méconnue de la persécution nazie à l'encontre d'une catégorie de personnes spécifiquement désignée : des militants catholiques en situation d'apostolat. L'auteur précise :

« Il s'agit, tout simplement et en toute liberté, de montrer ce qui fut, même si le passé est généralement oublié, méconnu et occulté. Et il s'agit de présenter un dossier auquel les seuls documents qui le constituent confèrent son caractère propre, non par la vivacité des expressions, mais par la gravité des faits ».

Rendue aujourd'hui à la lumière, cette page d'histoire, au-delà de son intérêt scientifique, a l'immense mérite de nous rappeler qu'au sein même de la violence déchaînée et de l'abjection, le dévouement et l'amour, poussés parfois jusqu'à l'oblation volontaire, témoignent encore pour l'homme.

Si l'iceberg de la persécution que décrit Charles Molette dans son étude peut réserver encore des surprises au chercheur de demain, du moins les pages qu'il nous est donné d'en lire aujourd'hui disent-elles avec force la dramatique intensité de ce combat inégal entre forces spirituelles et forces matérielles, au cours duquel on pouvait trouver, étrangement conjugués, l'athéisme nazi et l'anticléricalisme ouvert de fonctionnaires de la Délégation Officielle Française, accrédités auprès du « Deutsche Arbeitsfront » !

Ces chrétiens, de service en milieu ouvrier exproprié étaient, souvent, des hommes de modeste extraction, de la même classe sociale ou relativement proche. Leur sort ne fut pas identique. Pris en flagrant délit ou victimes d'une dénonciation, ils étaient soit renvoyés en France, soit jetés en prison après interrogatoire et torture, soit jetés dans les camps de la mort. L'attitude de la Gestapo et d'autres services de police variait d'une région (Verkreis) à l'autre, de Berlin à Hambourg ou à Munich.

LA LETTRE DE BELLECHASSE SECRETARIAT D'ÉTAT AUX A.C. ET V. DE G.

MISSION DU CINQUANTAIRE DE LA RÉSISTANCE DES DÉBARQUEMENTS ET DE LA LIBÉRATION

Louis MEXANDEAU, dans sa communication au Conseil des ministres du 16 décembre, a présenté les points forts du programme de la Mission du Cinquantaire qu'il préside.

A partir d'une thématique générale, les manifestations et les cérémonies à caractère national et international mises en œuvre par la Mission ont été définies.

La commémoration des trois dernières années de la guerre vise à sensibiliser la Nation tout entière, et la jeunesse en particulier, aux sacrifices et aux souffrances acceptés par les générations précédentes pour la garantie et le maintien des libertés fondamentales, de la démocratie et des Droits de l'Homme.

Ces hommes et ces femmes, au-delà de leurs différences nationales, idéologiques ou religieuses ont su, inlassablement, contribuer à la construction des pierres angulaires de notre démocratie, et cela doit demeurer pour les générations futures un message de justice et d'espoir, dans un esprit d'unité nationale, afin d'éviter le retour aux dérives du passé.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Charitablement retenue à diverses occasions — bien des imprudences furent commises dans la gestion de la situation ainsi créée —, la plume de Charles Molette reste sévèrement accusatrice quant à la répression d'actes qui ne relevaient en rien, ni de la politique ni d'une résistance armée, en dépit de la crainte que les autorités pouvaient en avoir. « Je crois que la moitié de notre travail consiste dans un acte de présence, un témoignage », écrivait le Père Dillard. Questionné pour savoir s'il accepterait une aide supplémentaire venue de France, il répondait : « Non ! assez comme cela ! car c'est tout de même trop dur ! » Il fut déporté à Dachau où il mourut.

Nous n'analyserons pas ici, fut-ce brièvement, les différentes phases de cette geste héroïque, non plus que les thèmes et les considérations qui composent cette remarquable étude historique. Rappelons simplement que cette tragédie trouve son origine dans la décision politique du Gouvernement de Vichy d'avoir accepté, pour une contrepartie dérisoire, la Relève de quelque cent mille P.G., l'exigence allemande de main-d'œuvre qualifiée, qui touchera environ 750.000 hommes et femmes. Dès lors, assurer, administrer sur place l'assistance spirituelle dont cette population déplacée pouvait avoir besoin, devint une nécessité pour l'Eglise de France. La fin de non-recevoir des Allemands ne lui laissait pas le choix...

Page d'histoire héroïque, longtemps gardée sous le boisseau, mémoire d'hommes persécutés en tant que chrétiens et catholiques — sans raison autre que celle définie par le Reichsleiter M. Bormann dans une circulaire secrète adressée à tous les Gauleiter :

« Notre conception du monde national-socialiste se situe bien au-dessus des conceptions du christianisme, qui ont été reprises dans leurs points essentiels du judaïsme. C'est aussi pour cette raison que nous n'avons pas besoin du christianisme ».

Dans ce pays au bord de l'effondrement, submergé de populations étrangères importées, rongé jour et nuit par le soupçon, livré à l'immoralisme et aux turpitudes des fins de règne, la vie de chacun se jouait aux dés du hasard : éclat de bombe, balle de plomb, hache et billot, etc. L'égoïsme régnait, humain, trop humain... Mais que la lumière brillât dans l'épaisse ténèbre, telle des lucioles sur l'étang, cela arrivait aussi. Les hommes dont nous parle Charles Molette étaient ces porteurs de lumière. Ils étaient seuls dans l'espace en folie, on riait d'eux parfois, se moquant de leur empressement à servir. Mais forts dans leur foi, ils allaient... Pourchassés pour leur zèle, il advenait pourtant qu'une porte s'ouvrit, secourable : un prêtre, une religieuse, allemands, les mettait à l'abri... non sans péril. Accueil d'un frère dans la foi persécuté en pays étranger.

Deux cent quarante pages d'exposé, cent vingt cinq de reproduction de documents officiels, allemands et français, tel le « Rapport sur la situation des travailleurs requis en Allemagne » (n° 23), sont d'un réel intérêt historique. Des lettres et des témoignages privés, allemands et français, complètent cet ouvrage d'une densité exceptionnelle. Un livre du temps de guerre, pas comme les autres... Quand l'homme accepte de porter témoignage jusqu'à l'ultime : le don de soi pour son frère qu'il voit.

Pour favoriser cette réflexion, chacune des trois années du programme de la mission propose une dominante :

— 1943-1993. L'année 1943 est celle de la Résistance, extérieure et intérieure. Active depuis 1940, elle se généralise et se renforce. A côté de l'action de Jean Moulin et du Comité National de la Résistance, il sera mis en relief le rôle de la jeunesse, des femmes, des immigrés, à partir de l'exemple d'une région massivement et précocement résistante : le Nord-Pas-de-Calais.

La Résistance extérieure et la place éminente des Forces Françaises Libres seront évoquées à travers la commémoration de la Libération de la Corse qui symbolise le début de la reconquête du territoire national.

— 1944-1994. L'année 1944 est celle des Débarquements et des combats pour la Libération, mais elle est également dominée par les derniers drames de la Résistance (Vercors) et les ultimes tragédies de l'Occupation (Oradour - Izleu).

— La journée du 6 juin doit revêtir une dimension internationale, avec en particulier la présence des Chefs d'Etats des Nations libératrices.

— 1945-1995. L'année 1945 dominée par la Victoire sur le nazisme, insistera sur la découverte de la déportation et des camps de concentration ainsi que la libération des prisonniers de guerre.

Les commémorations du cinquantaire vont donc constituer pour les survivants, les familles, la jeunesse, les médias et les responsables politiques nationaux et internationaux, un temps fort de la mémoire et de l'information historique.

Dans cette perspective la Mission assumera pleinement son rôle de coordination de l'ensemble des initiatives à caractère national ou international ainsi présentées.

LE PROCHAIN NUMÉRO DU LIEN

PARAITRA LE 15 OCTOBRE

EXTRAIT : (sur la route enneigée qui va de Mauthausen au Kommando de Güssen, le 12 janvier 1945..., Bernard Perrin s'emploie à soutenir les uns et les autres, dans la colonne en marche vers la mort)

« Un homme à côté de moi au triangle vert des droits communs, sans foi ni loi, ne cache pas son admiration pour ce gosse de vingt ans qui, d'après lui, fait plus de boulot que tous les saints du paradis. Bernard est ramené à sa place, près de moi, le visage ensanglanté par un S.S. qui l'a surpris soutenant un Juif qui n'en pouvait plus. Bernard pleure et s'accuse de la mort du Juif. J'épanche, d'un morceau de ma chemise, ce sang précieux qu'il ne pourra plus récupérer ; et la rage, cause de mon impuissance, me broie le cœur, mes dents grincent, et Bernard sourit de ma colère, me nomme « Mowgli » et me dit : « Laisse ». (Témoignage de G. Hugon, p. 214).

On est d'autant plus saisi d'émotion devant ces conduites, qu'on frémit d'indignation devant l'accueil méprisant réservé à ces « chrétiens » insensés à leur arrivée au camp, à l'opposé des « égards accordés aux notables et aux grands résistants » (p. 237). La discrimination persiste après un demi-siècle...

— Ceux qui aiment l'histoire sans œillères liront avec un très grand intérêt l'ouvrage de Charles Molette. Certains y retrouveront des noms connus, et des rappels qui appartiennent à l'histoire de l'Action Catholique et de l'Eglise d'avant-guerre, insérés dans l'Histoire de France, et donc légitimement soumis au libre jugement de nos contemporains... Leur lecture ne sera pas inutile.

J. Terraubella.

P.S. — Dans son numéro 477 (septembre-octobre 1991), Le Lien avait rendu compte d'un livre sur le même sujet, de l'Abbé L. Gaben, d'Albi, « L'honneur d'être témoin » —(c'était son cas). Celui de Charles Molette, que nous venons de présenter, constitue une étude plus large du problème, sans pour autant être exhaustive, de nombreux documents restant inaccessibles à l'historien pour de multiples raisons...

NOTA.

Le nom de Charles Molette apparaît dans le livre-mémoire « Le Camp des Aspirants pendant la Deuxième Guerre Mondiale 1939-1945 », édité par l'Amicale des Aspirants, 46, rue de Londres, Paris 8^e —, signant une contribution intitulée : « Des prêtres aspirants sortis du camp pour exercer leur ministère dans les environs ». Il s'agit apparemment d'un travail préparatoire, déjà fortement argumenté, à l'étude que nous venons de recenser. Nous en déduisons, mais sans aucune certitude, que Mgr Ch. Molette est un ancien prisonnier de guerre, aspirant.

COMMUNIQUÉ

R. DISTY, P. G., VA, propose récit

« MA CAPTIVITÉ EN BOCHIE »

Ludwigsburg. 14 p. Din A 4

FB : 200 F - C.C.P. 000.081.7699-66

FF : 40 (val ; C.R.I. frais inclus).

Histoire et mémoire

Le souvenir, voilà un joli mot qui dit bien ce qu'il veut dire : avec le temps la douleur passe, mais le souvenir reste.

En remuant une paperasse trop bien classée, un récit découpé dans un numéro de « La Chartre », de septembre-octobre 1989, m'est tombé sous les yeux. Il m'a été agréable d'y constater l'attachement et la fidélité des uns et des autres, qu'ils soient Français ou Allemands, anciens combattants, au souvenir de leurs frères d'armes ou de leurs ennemis tombés au champ d'honneur. Ainsi au cours des mois d'été de l'année 1989, raconte l'auteur du récit, les membres de l'Association des anciens combattants européens de Brignolles et de sa région, se sont rendus à Dietsheim à 40 km d'Innsbruck (Autriche) pour participer aux cérémonies commémoratives au « carré du souvenir » où reposent les restes de soldats napoléoniens.

« En effet, lors de la guerre dite de libération du Tyrol, en 1809-1810, de nombreux soldats de la Grande Armée ont péri au combat ; huit d'entre eux — inconnus — reposent dans une mini-nécropole appelée « cimetière des héros » à l'intérieur d'un bois situé à quelques centaines de mètres de Dietsheim (commune rattachée à Bruneck-Brunico). Dans un décor à la fois modeste et grandiose, ce cimetière des héros est — depuis 180 ans — toujours entretenu par la population locale (fleurs, plantes, croix de bois, ordonnancement et entourage du carré, accès...) montrant la fidélité des générations successives ; c'est prenant, exemplaire et sans doute unique.

...Auparavant, et pour une autre cérémonie du souvenir, la délégation — avec son drapeau — s'était rendue au cimetière de Bruneck où reposent des soldats de la dernière guerre (de toutes nationalités et de toutes confessions). Fin de citation.

Ces faits d'une communauté combattante, alliée à une population civile perpétuant le souvenir de nos grands anciens, méritaient d'être rapportés dans ce journal.

C'est vrai, qu'au retour de captivité, beaucoup d'entre nous ont raconté avoir vu des tombes de soldats français des armées de Napoléon, resserrées dans un carré militaire et bien entretenues.

(à suivre)

Pierre DURAND.

